

Le Samedi

VOL. I.—NO. 33.

MONTREAL, 25 JANVIER 1890.

LE NUMERO, 5 CTS
PAR ANNEE, \$2.50

UNE LECON D'APICULTURE



MADAME X. — à une amie en visite. — Je ne vous avais jamais vu ce peignoir ! Une ruche superbe !

BÉBÉ. — Une ruche, maman, c'est ça qui fait du miel, hein !

MADAME X. — Oui, ma chère ; mais pas cette ruche là.

BÉBÉ. — Oui, maman ; c'est celle-là, parce que mon papa, il disait ce matin à la madame qu'elle avait du miel sur les lèvres.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à
LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 25 JANVIER 1890.

CHASSE-SPLEEN

Un homme sans femme est comme un cheval sans bride.

Ce qui distingue l'homme de l'animal, c'est l'ingratitude.

Pardoner une vieille injure, c'est en autoriser une nouvelle.

Les rats sont de purs gourmets ; ils mangent les navires à la coque.

En réunissant leurs moyens, des fourmis arrivent à traîner un bœuf.

Un crâne sans cheveux est un vrai soleil : on ne les teint (*l'éteint*) pas.

Avez-vous remarqué, qu'on ne déjeune jamais bien que quand on est invité ?

Dans le vaste champ de l'intrigue, il faut tout cultiver, jusqu'à la vanité des sots.

"Je n'ai jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé," dit Montesquieu.

On ne peut jamais frapper fort sur le cœur de l'homme sans qu'il en sorte des larmes.

N'ayez pas peur des épreuves. Plus vous agitez votre soupe, plus elle se refroidit vite.

Il faut ne choisir pour épouse que la femme qu'on choisirait pour ami, si elle était homme.

Si une rivière qui sort de son lit peut être appelée dormante, c'est qu'elle est somnambule.

Si vous voulez savoir ce que c'est qu'une douleur indicible, pilez sur les cors d'un monsieur qui bégaie.

L'homme aimable est celui qui écoute avec intérêt les choses qu'il sait de la bouche de celui qui les ignore.

En affaires de cœur on croit toujours que le premier amour est le dernier, et que le dernier est le premier.

Nous ne comprenons pas la préférence qu'on donne aux montres de chasse, hormis que ce soit pour tuer le temps.

La preuve que l'homme descend du singe, c'est que, quand il se sent perdu, il se raccroche à toutes les branches.

Vous faites une mauvaise action, n'en accusez pas le ciel ; vous faites un faux pas, ne vous en prenez pas à la terre.

Des hommes qu'on connaît, on ne respecte que la vertu ; des hommes qu'on ne connaît pas, on ne respecte que l'habit.

Le prix de l'ivoire a haussé considérablement. Un simple jeton, gros comme un 50 sous, atteint souvent la valeur de \$5.00.

La femme connaît presque toujours l'homme dont elle est aimée. Il est bien rare que l'homme connaisse la femme qu'il aime.

Les sots ont plus d'assurance que les gens d'esprit, pour la même raison que les animaux nagent plus hardiment que les hommes.

Le mobilier de la chambre des Communes est très modeste. L'Orateur est obligé de faire asseoir les membres sur un point d'ordre.

Si vous avez le cœur plus gros que la tête, vous vous nuirez, si vous avez la tête plus grosse que le cœur, vous nuirez à votre prochain.

L'amour c'est une chanson que l'on chante à deux ; après avoir chanté la chanson, on ne chante que le refrain et quelquefois on le chante tout seul.

Les Américains étalent leur républicanisme à chaque occasion qui se présente et ils se moquent d'un roi ; mais lorsqu'ils en ont quatre, ils sont au comble du bonheur.

Dans un tête-à-tête, une femme parle haut à un homme qui lui est indifférent, bas, à celui qu'elle commence à aimer et garde le silence avec celui qu'elle aime.

C'est une femme qui a dit :
"Il n'y a rien d'aussi incommode qu'un mari jaloux, mais je ne connais rien d'aussi humiliant qu'un mari qui ne l'est pas."

UN CHEVAL RETIF

Passant, (au cocher qui attèle son cheval).— Dites donc, vous mettez le collier en sens inverse : la bourrure en dehors.

Le cocher.—C'est bien comme cela que je veux le mettre. Voyez-vous, il est retif, et j'ai cru qu'en lui mettant son collier à l'envers, il s'imaginera qu'il recule.

L'HEROISME DE L'ORGIE

Toujourssec.—Allons, encore un verre, Beloiseau.

Beloiseau.—Bien peiné, je ne puis plus y tenir ; mais si tu en mets un peu sur le collet de mon habit, peut-être que demain matin je pourrai le sucer.

MANIERE PEU COMMUNE

Chez un marchand de chaussures.

—Je voudrais une paire de bottes.

—Quel est votre numéro ?

—No 455 !...

Le commis lève les yeux avec stupéfaction et constate que son client est un cocher de place.

REPARATION PROBLEMATIQUE

M. Carnet.—Eh bien, où en est votre affaire ?

M. Tantmieux.—Quelle affaire ?

M. Carnet.—Vous savez bien, cette canaille qui, m'avez-vous dit, vous avait escroqué \$4,000.

M. Tantmieux.—Oh ! nous nous sommes arrangés à l'amiable ; il a épousé ma fille !

PROVERBES POUR JANVIER

Prends garde au jour de St Vincent (22 Janvier)
Car si ce jour tu vois et sens
Que le soleil soit clair et beau
Nous aurons du vin plus que d'eau.

Le 22 janvier, claire journée,
Bonne année.
Clair et serein
Un an de vin.

De St Paul (25 Janvier) la claire journée
Nous dénote une bonne année.
S'il fait vent, nous aurons la guerre
S'il neige ou pleut, cherté sur terre.

Sècheresse de Janvier
Richesse au grenier

Année neigeuse
Année fructueuse

DIPLOMATIE

Le mari, (apercevant sa femme qui vient le voir au bureau).—Ah ! c'est toi, ma chérie ? Le petit garçon m'a dit que c'était une vendeuse de livres.

La femme.—C'est moi qui lui ai suggéré de dire cela. Je croyais que tu ne recevais jamais de ces femmes.

Le mari.—Oui, mais il m'a dit que c'était une femme si belle, si belle, que ça valait la peine de la voir.

UNE ERREUR D'IMPRESSION

Adorateur, (qui vient de recevoir un sermon de la mère, à sa belle) :—Je ne vous ai pas embrassée ! je faisais seulement semblant. Pourquoi avez-vous appelé votre mère ?

La jolie fille, (repentante).—Je... je... je... la croyais sortie...

ELLE NE VOYAIT PAS DE RAISON

Blanche.—Je ne comprends pas que les hommes me trouvent frivole. J'ai beau chercher, je ne trouve rien qui puisse les justifier de me faire cette réputation.

Rose.—C'est vrai ; mais tout de même, ils doivent avoir quelques raisons de te croire volage.

Blanche.—Mon Dieu ! j'ai été fidèle à plus d'hommes qu'aucune jeune fille de Montréal.

LA VITESSE DU VOL DES CANARDS

Les têtes rouges peuvent voler toute la journée à raison de 90 milles à l'heure.

Ceux dont les ailes sont bleues ou vertes parcourent une distance de 100 milles à l'heure, et aisément.

Les outardes font 90 milles, et les oies sauvages 100 milles à l'heure.

Les *canvas back* font ordinairement 80 milles à l'heure, mais leur course peut être accélérée jusqu'à 120 milles.

Le *mallard* fait 48 milles à l'heure, et le canard noir et tous les autres de cette catégorie ne font guère mieux.

UNE EXCUSE INCULPANTE

Delle Elder.—Quoi, M. Smith, vous n'êtes pas venu fêter le jour de ma naissance hier soir !

M. Smith.—C'était hier ! Voyez ma guigne ; je n'ai jamais pu retrouver votre carte d'invitation pour me rappeler la date.

Delle Elder.—Mais voilà des années que vous connaissez le quantième de ma naissance.

M. Smith.—Je le croyais jusqu'à ce matin ; mais j'ai été tout à fait dérouté quand j'ai entendu dire de vous dans un salon que vous n'étiez pas née d'hier.

MOTS D'ENFANTS

Le curé (en visite).—Viens me parler un peu, Alfred. Toi et ton petit frère Joseph, êtes-vous bons l'un pour l'autre ? Séparez-vous en frères ?

Alfred.—Oui, monsieur le curé ; je vois à ce que nous n'y manquions jamais.

Le curé.—Conte-moi, comment vous vous y prenez.

Alfred.—J'oblige toujours Joseph à me donner la moitié de ce qu'il a.

Le père.—Joseph, si tu me forces à te le dire encore une fois, je vais te donner la volée.

Joseph.—Pourquoi as-tu eu un petit garçon, donc, papa, si tu ne peux pas t'accorder avec lui ?

Johnny profitant d'une minute d'absence de sa grande sœur.—M. Robert, allez-vous veiller bien tard ?

M. Robert.—Pourquoi me demandes-tu cela ?

Johnny.—C'est que M. Réfort, l'autre cavalier d'Irène, il m'a promis un écu si je restais avec vous tout le temps que vous serez ici ; mais je m'endors bien fort. C'est bien triste de perdre un écu.

Lili.—Tu ne sais pas, maman, la petite Clotilde a été mise au pain sec.

La mère.—Mais toi, tu avais une pomme ; il fallait partager avec elle.

Lili.—J'ai fait mieux que cela, j'ai partagé son pain sec.

Un élève qui a une indigestion d'histoire s'écrie :

—Si encore j'étais né du temps des Romains ! s'écrie-t-il, en donnant du poing sur la table.

—Pourquoi ? lui demande sa mère.

—Parce que je n'aurais pas à apprendre l'histoire moderne.

LE DUELLISTE... DÉLICAT

LE COUP DU RHUME DE CERVEAU

Vous rencontrez sur votre chemin un horloger qui porte une pendule sous chaque bras ; cet homme n'est pas à son aise évidemment.

Comme il lui est impossible de lâcher l'une ou l'autre de ses pendules même pour se moucher, tiens, vous dites-vous plein de commisération, si je lui rendais ce petit service ?

Et vous le mouchez.

Loin de vous dire merci, cet horloger se fâche et vous dit des sottises.

Son ingratitude vous froisse, et quoique bon, vous lui flanquez une gifle.

Pas moyen d'éviter une rencontre.

Vous êtes donc tout ce qu'il y a de plus justifiable sur le terrain.

Les deux épées sont engagées.

Pour réussir votre coup, il faut que vous attaquiez de suite, laissant à votre adversaire le soin de parer.

Suivez :

Vous tombez en garde, bon. Vous changez, paraissant tirer droit.

Mais ne tirez pas, car si votre adversaire était vif, il parerait facilement, et vous tomberiez sur la pointe de son épée, sans qu'il ait eu un pas à faire pour ravir votre précieuse existence.

Au lieu de tirer droit, lorsque votre adversaire pare, tenez-vous prêt à changer, vous voilà en tierce ; marchez en opérant ce mouvement, vous aurez presque toujours l'épée haute et engagée en ce cas jusqu'à la garde.

Vos visages se touchent presque : c'est le moment d'éternuer en plein dans la figure de ce misérable horloger.

Eternuer dans un pareil moment, c'est raide, aussi jugez de la surprise de votre adversaire, surprise dont vous profitez pour lui plonger votre épée dans le sein tout en rompant.

Bien fait, ce mouvement est rempli de grâce, ça vous pose, et l'honneur est tout ce qu'il y a de plus satisfaisant.

LE COUP DE L'ARROSOIR

A l'enterrement de madame votre épouse, vous entendez un individu qui parle de vous à son voisin.

—Pauvre homme, dit-il d'un accent convaincu, comme il doit être affligé !

On a beau avoir le caractère bien fait, c'est toujours désagréable de songer qu'on vous prend pour un imbécile, n'est-ce pas vrai ?

Mécontent d'avoir été tourné en ridicule, au sortir du cimetière vous sautez sur votre insulteur, et tout en le bousculant, si vous êtes malin vous lui chippez sa montre.

Une rencontre est inévitable. Cette fois, ce n'est pas dès le matin, c'est vers les onze heures que vous vous retrouvez sur le terrain.

On s'aligne, mais à peine avez-vous fait quelques dégagements que votre adversaire reçoit un formidable jet d'eau dans la figure.

C'est un arroseur du Bois, auquel vous avez donné cent sous qui, caché derrière un arbre fait cette plaisanterie à votre insulteur.

Si les témoins ne sont pas contents, l'arroseur n'a qu'à répondre d'un air bête : Est-ce que je savais moi ! ou bien d'un air digne : Je ne me mêle pas de vos affaires, moi, n'est-ce pas ? Eh bien ne vous occupez pas de mon service !

L'adversaire est tellement surpris qu'il ne s'aperçoit seulement pas que vous le traversez.

L'honneur est tellement satisfait qu'il se écrase des punaises dans le coin de son mouchoir, pour se donner un certain cachet de distinction.

ATHOS.

(A suivre.)

LE COIN DE JOE

EXTRAITS DE SON ALBUM

Résurrection

Dans une campagne des environs de Montréal, un cordonnier a la charitable habitude de veiller les morts.

Dernièrement, quelques mauvais plaisants complotèrent une farce contre ce brave homme. Sur le soir, on vint lui dire :

Un tel est mort, et comme il n'a ni femme, ni enfants, ses amis te prient de venir faire la veillée.

—Comment ? Un tel est mort ?... subitement donc ? Un homme si jovial... J'irai volontiers passer la nuit auprès de lui ; mais, comme je suis fort pressé, j'y apporterai mon ouvrage.

—C'est entendu.

A l'heure dite, le cordonnier arrive ; il voit dans le lit un soi disant défunt enfermé, le bonnet sur les yeux et ne laissant voir qu'un peu sa figure jaune. Notre homme dit dévotement un *De profundis*, puis il se met à son travail.

Vers minuit, on lui apporte une tasse de café et un petit verre. Se trouvant réchauffé et animé, le cordonnier chantonne en travaillant. Alors le faux mort se lève sur son séant et, d'une voix sépulcrale, lui dit :

—Lorsqu'on veille les morts, on ne chante pas !...

Le cordonnier, d'abord épouvanté, a bientôt repris son aplomb, et, cinglant un coupe de tire-pied sur le mort, il répond :

—Quand on est mort on ne parle pas."

Le mort est ressuscité sur le champ.

**

De fain nos bêtes vont mourir,
Disait Colas, j'arrive de la ville,
Et l'avoine et le foin vont encore renchéris,
Hélas ! dit, en soupirant Gille,
Mon cher Colas, qu'allons-nous devenir ?

**

Voici comment on menait la vie aisée, il y a trente ans à Q... en Bretagne. Une dame, qui y séjourna en visite de noces nous en a fait le tableau. On déjeunait à huit heures jusqu'à dix, on jouait au dominos jusqu'à midi. On dînait à midi jusqu'à deux heures, on jouait au dominos jusqu'à six. On soupa à six heures jusqu'à huit,

on jouait aux dominos jusqu'à dix, et on se couchait.

Un jour que la seconde séance de dominos n'avait pu s'arranger, l'hôte de la jeune mariée, ne sachant que faire pour l'intéresser, lui dit.

—Avez-vous vu notre drap mortuaire ?

Et on alla voir le drap mortuaire jusqu'à souper.

**

—Alors, la maison de notre ami X... est toujours florissante ?

—Oh non ! au contraire.

—Comment ! je croyais qu'elle marchait très bien...

—Pour marcher, oui !... Elle s'en va.

**

Un jeune homme et une jeune fille ne savent comment engager la conversation.

Elle, (prenant son courage à deux mains).—J'ai bien chaud, monsieur.

Lui.—Portez-vous de la flanelle !...

**

On reprochait à une mère de marier sa fille trop jeune à un riche lourdaud.

—Attendez, lui disait-on, qu'elle soit un peu plus raisonnable.

—Pas si bête ! Elle ne voudrait plus...

**

Qu'est-ce que fait la nature quand elle fait un nez d'une grande dimension ?

Elle fait un nez fort.

**

Au restaurant :

Un client.—Garçon, servez-moi des fautes d'orthographe.

Le garçon, (ignorant).—Monsieur, il n'y en a pas.

Le client.—Alors, pourquoi en mettre sur la carte ?

**

A table, chez un avare.

Il est à sa septième tasse de thé ; l'harpagon voyant filer son sucre :

—Vous ne craignez pas que le thé vous agite ?

—Moi, mais non, cher ami, c'est moi qui l'agite, au contraire.

**

—Que je souhaiterais d'être toi pendant deux heures, dit une femme à son mari, en l'embrassant avec la plus vive tendresse.

—Et pourquoi, ma chérie ?

—Mais, parceque j'achèterais un manteau de sealskin à ma petite femme !

**

Sur le boulevard.

Un gommeux passe, son monocle à l'œil.

Un gamin se campe devant lui et, le regardant avec le sourire narquois qui est particulier à sa race :

—Si peu de verre pour un si gros melon ; faut-il que le soleil soit chaud !

JOE.

THÉÂTRE ROYAL

Le Bunch of Keys qu'on joue cette semaine au Théâtre Royal, a remporté un beau succès. Il y a eu salle comble tous les soirs, et cette magnifique pièce a tenu l'auditoire en hilarité du commencement à la fin. Mlle Ada Bothner s'est fait applaudir à outrance. Elle joue très bien et chante à ravir.

Cette troupe est excellente et soutient bien la réputation du Royal. Nos lecteurs ne devront pas oublier la matinée et la soirée de samedi, qui seront les dernières séances.

La semaine prochaine le Royal aura la bonne fortune de posséder deux artistes distingués, MM. Hardie et Von Leer, favorablement connus du public amateur. Ils tiendront les premiers rôles dans le beau drame militaire *On the Frontier*.

Toute la compagnie est composée d'artistes. Tout indique qu'elle aura grand succès.

PHILOSOPHIE DU DANSEUR



- I Le monsieur qui prétend savoir danser mais qui trouve la danse frivole.
- II Le monsieur qui ne sait pas danser, mais qui va danser coûte que coûte.
- III Le danseur effrené qui ne sait jamais où se mettre les pieds excepté sur les cors de sa danseuse.
- IV Le monsieur qui assomme sa partenaire sur la muraille ou sur les autres danseurs.
- V Le monsieur qui passe tout son temps à s'exercer de déchirer les plus belles robes du bal.
- VI Le monsieur qui ne peut jamais se rappeler le nom de ses partenaires.

LA TAILLE DU DIAMANT

L'art de tailler le diamant a été trouvé par hasard, en 1576, à Bruges, par Louis de Berquem, et Charles-le-Téméraire perdit, à la bataille de Morat, avec ses autres joyaux, le premier diamant qui fût taillé. Il y deux sortes de taille : la *taille en rose*, qui date des premières années du dix septième siècle et ne s'emploie que pour les pierres qui ont peu d'épaisseur, et la *trille en brillant*, exécutée pour la première fois sur l'ordre de Mazarin, à propos des douze diamants qui portent son nom parmi les pierreries de la couronne. Le *brillant* présente une face supérieure nommée *table*, entourée de plusieurs facettes obliques ; la *rose* n'a point de table. Les diamants qui résistent à la taille sont dits *diamants de la nature* ; ils servent à préparer l'*égrisée* (poudre qui sort à taille) ou sont vendus aux vitriers. Le prix du diamant varie suivant la limpidité de son eau, sa grosseur et la façon dont il est taillé. Les diamants qui servent à l'égrisée valent de \$6 à \$7 le *carat*. (Le carat est un poids imaginaire égal à 3 grains.) Les diamants susceptibles d'être taillés se vendent \$9.50 le carat ou \$50.00 par 16 grains. Au-dessus du poids d'un carat on les estime par le produit du carré de leur poids multiplié par le prix du carat. Si un diamant d'un carat vaut \$9.50 un diamant de deux carats vaut 2 multiplié par 2, mult. c'est-à-dire \$9.50 par 4 ou \$38.00 ; un diamant de 10 carats vaut 10 mult. par 10, ou \$950.00 ; un diamant de 100 carats vaut 100 multiplié par 100 ou \$95.000. Après la taille, ces prix changent. Le carat de *roses* se paie de \$12 à \$16 et monte jusqu'à \$25. et au delà ; le carat des *brillants* vaut en général de \$45 à \$48 ; il peut s'élever jusqu'à \$58. On cite peu de diamants qui pèsent plus de 100 carats. Le plus gros (300 carats ou 2 onces) appartient au rajah de Matun, à Bornéo. Celui de l'empereur du Mogol, estimé par Tavernier à plus de \$2 400. 000, pèse 279 carats $\frac{1}{2}$, et pesait, dit-on, 900 carats avant d'être taillé en rose. Le diamant de

l'empereur de Russie pèse 139 carats $\frac{1}{2}$; celui de l'empereur d'Autriche pèse 193 carats $\frac{1}{2}$, et est évalué \$540.000. Le *Regent*, qui figure parmi les pierreries de la couronne de France, ne pèse que 136 carats $\frac{1}{4}$; mais c'est le plus beau diamant connu en raison de sa forme heureuse et de sa parfaite limpidité. Il fut payé en 1718, \$500.000 par le duc d'Orléans, régent de France, sous la minorité de Louis XV. Avant d'être taillé en brillant il pesait 410 carats. D'après l'estimation dont nous avons indiqué les règles plus haut, il vaudrait 136 $\frac{1}{4}$ multiplié par 136 $\frac{1}{4}$ multiplié par \$57.00 ou \$1,073.217. La *montagne de lumière* de l'exposition de *Crystal Palace* était loin de le valoir.

Mais tous ces diamants pâlissent, au dire de M. Camille Flammarion, devant une pierre précieuse qu'on vient de découvrir dans l'Afrique du Sud ;

A l'état brut, le diamant récemment trouvé dans les mines de l'Afrique australe pesait 457 carats, c'est-à-dire 3 onces. Sa forme était celle d'un ovale allongé, irrégulièrement et légèrement contourné, rappelant un peu le cocon du ver à soie ; sa longueur était de 2 $\frac{1}{4}$ pouces, sa largeur de 1 $\frac{1}{4}$ pouce, et sa circonférence de 4 pouces. On en a pris un moule et l'on a fondu quelques spécimens en verre pour en conserver la forme authentique.

La valeur capitale du diamant consistant dans son éclat, et cet éclat dépendant beaucoup de la manière dont la gemme est taillée, on sacrifie souvent une grande partie de la pierre pour obtenir un joyau étincelant répercutant par ses mille facettes les feux de la lumière qu'il réfléchit. Les rayons lumineux pénètrent le translucide brillant, arrivent sur les facettes du fond, qui les renvoient en concentrant, pour ainsi dire en chacun d'eux, tout l'éclat de la lumière totale, et traversant de nouveau la table, ou la face plane antérieure du brillant, pour venir chatoyer devant nos yeux ; ces rayons font jaillir ces feux multipliés qui caractérisent la valeur esthétique de cette pierre merveilleuse.

Pour tailler un brillant parfait, d'une pureté absolue, sans aucun défaut, les lapidaires ont dû détacher du diamant primitif plus de la moitié de son volume, notamment un morceau de 45 carats qui a donné à lui seul un brillant splendide, et le réduire à 180 carats.

C'est le plus beau brillant du monde entier. Il mesure 1 $\frac{1}{2}$ pouce de longueur, 1 $\frac{1}{4}$ pouce de largeur et $\frac{3}{4}$ pouce d'épaisseur.

Ce diamant est si gros que l'impression produite par son aspect rappelle celle des grandes distances en astronomie ; elle dépasse tellement ce qu'on a l'habitude de voir, qu'il faut un certain effort de l'esprit pour continuer d'attacher l'idée de diamant à une masse aussi énorme.

C'est de l'étonnement et de l'éblouissement plutôt qu'une appréciation précise de la valeur réelle. Les brillants habituels placés à ses pieds sont des étoiles comparées au soleil.

UNE CONSOLATION

Ami, (offrant ses condoléances.) — Pauvre Albert ! Est-ce bien vrai que par le testament de ton père, tu es déshérité ?

Albert. — Oui, c'est vrai. Vois-tu, j'ai toujours été son favori.

L'ami. — Mais pas dans ce cas-ci.

Albert. — Surtout dans ce cas-ci. Ce pauvre père ! Il était criblé de dettes et comme ça se trouve maintenant, il n'y a que mes frères et que mes sœurs qui vont être appelés à les payer.

RESIGNATION CHRÉTIENNE

Jeune homme résigné. — Je désirerais vous remettre le jone de mariage que j'ai acheté hier.

Le bijoutier. — Je l'avais pourtant fait sur la bonne mesure.

Le jeune homme. — Ce n'est pas cela ; c'est parce qu'un autre jeune homme lui en a donné un exactement pareil. Changez moi ce jone pour un cadeau de noces.

RENVERSEMENT DE L'ORDRE SOCIAL



I Charles le Magnifique (arrive chez sa belle un jour d'inondation). Le pont est emporté et l'on a improvisé une passerelle.



II Mais il s'est aperçu trop tard que les gamins avaient tourné le billot du mauvais côté.



III Lutte pour la vie !



IV — Ah ! mes galipantins ! C'est moi qui vais vous arranger !

EN TEMPS DE CARNAVAL



I

(3 heures du matin.)
— Bonne nuit, mes vieilles ; vous vous rappelez le chemin d'Hotel ?



II

Napoléon à Auguste. — (Perdus dans le champ) Schais-ta y'a que chose d'houvert ?



III

Auguste. — Si ça pel-tait l'chemin d'gens-là ! — C'trop haut des cotes chomme cha, c'hest pas un village à plomb.



V

— Crains pas. J'éré y'a pas creux... Aussi, si c'ha s'voit, des clôtures en plein milieu du chemin !



VI

Auguste. — J'schontent d'être rendu à l'mison. J'cht'invite pas, t'schais ; trop p'titement. Bonchoir !



VIII

Napoléon cherchant dans le pignon de l'étable. — C'h'bande d'hêtes ! Mettent cent throus de sherrures d'haus une porte et pas s'hun pour ma clef.

GENTIL TOUTOU

Oscar Dutilleul fait une cour assidue à Mme Letrinquart, une veuve fort jolie qu'il compte épouser prochainement.

La jeune femme est partie dernièrement pour la campagne, elle habite un petit chalet superbe. Dutilleul s'y rend pour la première fois.

On lui a tellement bien désigné la maison qu'il la trouve sans difficulté.

Il sonne à la grille, et comme il s'aperçoit que celle-ci n'est pas fermée, il la pousse et entre dans l'allée ombreuse qui mène à la villa.

A ce moment, un gros chien vient se jeter dans ses jambes, en gambadant avec des signes de joie non équivoques.

Oscar flatte le dogue de la main tout en lui disant :

— A bas les pattes, voyons ! à bas les pattes ! Cet animal-là m'a mis dans un bel état !

Et, en effet, le molosse en posant ses grosses pattes sur la poitrine, le dos et les bras du trop heureux Dutilleul, lui a rempli tous ses vêtements de boue.

— A bas les pattes ! crie toujours Oscar, tout en se brossant et s'acheminant vers la villa.

Une bonne vient lui ouvrir la porte.

— Madame Letrinquart ?

— Entrez, monsieur.

Oscar entre joyeusement dans le salon toujours escorté du gros chien qui, d'un bond, s'élance sur le canapé et s'y installe commodément.

— Voilà un animal que sa maîtresse gâte trop, se dit Oscar.

Bientôt la jeune veuve arrive et l'amoureux ne songe plus à l'affreux molosse.

Mais celui-ci ne l'entend pas ainsi, sans doute, et désire être en tiers dans l'entrevue, car il ne tarde pas à descendre du canapé pour aller près des deux jeunes gens, et poser une patte sur la robe de Mme Letrinquart et l'autre sur le pantalon de Dutilleul.

La veuve ne semble point se formaliser de cette familiarité ; elle caresse le chien en mur-

murant, avec cette intonation de voix ridicule que les gens se croient obligés de prendre quand ils parlent aux bêtes :

— Oh ! le beau toutou... gentil toutou.

— Gentil... gentil... répète Oscar, pendant qu'il se dit *in petto* : Cet animal ne va pas bientôt nous laisser tranquilles... si j'étais le maître, comme je te le flanquerais à la porte à coups de canne ! mais aujourd'hui la belle veuve ne me le pardonnerait pas !

— Oh ! le beau toutou, murmure la veuve en le caressant.

— Gentil, gentil ! reprend Oscar qui se dit avec une fureur croissante :

— Décidément, c'est insupportable, cette veuve a une affection pour les chiens qui dépasse toutes les bornes.

Bientôt après la bonne ouvre la porte du salon en disant :

— Madame est servie.

— Venez, monsieur Oscar, dit la jolie veuve, passons dans la salle à manger, vous devez avoir grand appétit.

Les deux amoureux s'en vont, toujours accompagnés du molosse.

Celui-ci ne tarde pas à prendre les devants, attiré par l'odeur d'un superbe poulet rôti.

D'un bond il se précipite sur la table, enlève le poulet et va le dévorer dans le jardin.

La veuve ne sourcille pas.

— Baste ! dit-elle à la bonne, c'est un petit malheur.

— Sapristi ! madame, dit Oscar très dépité, vous aimez bien les chiens.

— Les chiens ? je ne peux pas les souffrir.

— Mais celui-ci.

— Celui-ci, c'est différent... puisqu'il vous appartient.

— A moi ! mais je ne peux pas voir un chien en peinture !

— Et nous qui avons passé toute notre matinée à caresser cette horreur de bête !

C'était un chien perdu.

INTELLIGENCE ET POIDS DU CERVEAU

Existe-t-il une corrélation entre l'intelligence et le poids du cerveau ? Oui, dans de certaines limites. L'exercice des fonctions intellectuelles n'est possible que si l'encéphale présente un certain développement. On ne peut, cependant, pas dire d'une manière absolue que plus le cerveau est lourd, puis les facultés intellectuelles sont développées. Il y a d'autres éléments au problème ; il faut tenir compte du volume relatif, de la forme des circonvolutions, de la prédominance de tel ou tel tissu et de bien d'autres conditions absolument inconnues.

Citons, à titre de simple curiosité, les poids de quelques cerveaux célèbres :

	onces
Le poids moyen, d'après Broca, est de..	45
Le cerveau de lord Byron pesait.....	71
Celui de Cromwell.....	70½
Celui de Cuvier.....	58½
Ceux de trois professeurs de l'Université de Göttingue pesaient :	
Celui de Dirichlet.....	48½
Celui de Fuchs.....	47½
Celui de Gauss.....	47½
Celui de Dupuytren pesait.....	46
Celui de Gambetta ne pesait que.....	39½

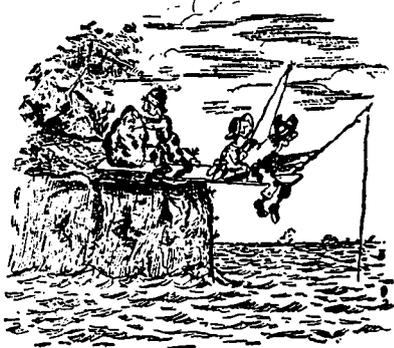
Le docteur Mathias Duval a été frappé de cette infériorité cérébrale du célèbre tribun. Elle était rachetée, il est vrai, par un développement remarquable de la troisième circonvolution frontale gauche, celle dont dépend la fonction du langage. Faut-il conclure du fait de Gambetta ou qu'il était peu intelligent ou que le poids du cerveau ne signifie rien ?

A LA GLOIRE DES HUITRES

Avec des huitres

On est mieux qu'avec des savants,
On lit de moins quelques chapitres ;
Mais on ne perd pas son temps
Avec des huitres.

SURPRISE GÉNÉRALE

L'EAU-DE-VIE ET LES SIROPS
FALSIFIÉS

I

Gugusse, qui est furieux de ne pas avoir de ligne s'amuse à rouler les grosses roches.



II

...avec le résultat que voici.

QUAND LES JEUNES FILLES DIFFÈ-
RENT D'OPINION

(Petite comédie inédite, en un acte.)

SCÈNE I.

Chambre à coucher de jeunes filles, Clara, Hélène, Rose et Alice reviennent du bal. La petite Marie est dans son berceau.

Clara.—Qu'il est donc beau !

Hélène.—Qui veux-tu dire ?

Clara.—M. Jules Fareaud.

Hélène.—Oui, je crois bien ! J'ai dansé deux fois avec lui.

Clara.—Il m'a conduit au réveillon, moi !

Rose.—Moi, je suis restée durant trois danses avec lui dans la serre.

Alice.—Je ne suis pas pour vous conter tout ce qu'il m'a dit, mais en tout cas... ne vous réjouissez pas trop.

Clara.—Vraiment ! Je n'ai rien à redouter.

Hélène.—Ni moi !

Rose.—Ni moi non plus !

Alice.—Vous savez comme moi, que nous ne pouvons l'avoir toutes les trois ; eh bien ! je veux vous empêcher de perdre un temps précieux.

Clara.—Oh ! merci bien !

Hélène.—Je suppose, Alice, que tu veux nous faire croire qu'il a été réellement tendre pour toi ?

Alice.—Peut-être.

Rose.—... Et... il t'a embrassée ? Tu n'as pas raison d'avoir honte.

Clara.—Il est possible aussi, que quelqu'un l'ait interrompu alors qu'il voulait te faire sa proposition, n'est-ce pas ?

Alice, (froide).— Ne vous occupez pas comment cela s'est passé ; je vous le dirai quand je serai prête.

Clara.—Dans tous les cas, mademoiselle, vous ne m'effrayez en rien. Je mets une livre de bonbons au jeu, pour celle qui gagnera cette petite course.

Alice.—Je veux bien.

Rose.—Moi aussi.

Hélène.—Et moi aussi.

La petite Marie, (qui ne dormait pas).— J'espère que vous allez arranger cela vite, parce que j'ai bien faim de bonbons.

Leur frère Albert, (dans le haut de l'escalier).

—Dites donc, les petites filles, avez-vous appris la nouvelle à propos de Jules Fareaud ?

Chœur.—Non, qu'est-ce que c'est ?

Albert.—Il vient justement d'annoncer son mariage prochain avec Blanche Belamour.

(Silence prolongé.)

La petite Marie.— Oui, mais comment allez-vous décider le pari ?

(Silence continué.)

La petite Marie.—Tiens, j'ai mon idée. Je vais lui demander laquelle de vous est venue le plus près de l'avoir.

Chœur.—Si jamais nous te prenons à parler de cela, tu verras.

Alice.—Je me demande, pourquoi il avait l'air si empressé autour de nous ?

Albert.—Dans tous les cas, nous l'avons bien blagué. Imaginez vous que Blanche lui a fait promettre de ne danser qu'avec les filles qui feront tapisserie, jusqu'à ce qu'il soit marié. Ha ! Ha !

(Silence continué.)

Chœur.Couchons nous !

(Le rideau tombe.)

SOLUTION PEU GALANTE

Entre deux amis :

Joseph.—Le chinois est certainement la langue la plus difficile à retenir.

Charles.—Non, mon cher ami.

Joseph.—Vous croyez !

Charles.—La langue la plus difficile à retenir est celle de la femme !

D'EXCELLENTE NAISSANCE

Un monsieur de bon ton va demander son extrait de naissance à M. le curé.

On lui remet le document et, après lecture, il interpelle d'une voix aimable le curé :

—Vous me feriez grand plaisir si vous pouviez ajouter à mon extrait de naissance : juge de paix et maire de la paroisse.

LES PROFONDEURS DE L'AMOUR

Charles.—Eh, mon vieux, qu'as tu fait de bon depuis ce temps.

Georges.—Je suis tombé en amour.

Charles.—Bien profond ?

Georges.—Très profond ; à cinq cents piastres pour breach of promise.

HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE



I

Alfred cause tranquillement avec Adèle quand le papa trompé par les adparences...



II

...dépasse absolument son but.

Nous avons parlé déjà des falsifications de toutes sortes.

Quoi de plus charmant que d'envoyer un tonneau de bon bourgogne à votre beau-père, si vous devez en hériter ? Ce liquide, où domine l'acide salicylique et le sulfate de chaux, aura pour principal effet de détruire l'estomac de votre ennemi : il perdra l'appétit, maigrira et sera dans les meilleures conditions pour songer à faire son testament.

Beaucoup d'eau-de-vie ne contiennent pas une goutte d'alcool de vin, tout le monde sait cela et il est inutile d'insister ; mais comme le mélange d'eau-de-vie de grains, de pommes de terre et de betterave a un goût spécial fort désagréable, on s'occupe tout d'abord de le masquer.

Pour donner du mordant au palais, on ajoute du poivre long, des poudres ou des extraits de piment de pyrèthre, de gingembre, de stramoine, d'alun et de laurier-cerise. Le laurier-cerise est fort dangereux, il contient de l'acide prussique et peut donner lieu à de graves accidents.

Les matières colorantes le plus fréquemment employées sont le caramel, le brou de noix, le cachou. Du reste, on se sert généralement de mélanges complexes ; plusieurs recettes sont gardées soigneusement secrètes et chaque fabricant emploie une "sauce" particulière. Voici par exemple la formule d'une de ces sauces qui contient, dissous dans de l'alcool, du cachou, du canapa, de la fleur de genêt, du thé suisse, du thé hyswin, de la capulloire du Canada, de la bonne réglisse verte et de l'iris de Florence ! Si après cela votre eau-de-vie n'a pas une belle couleur, vous n'aurez vraiment pas de chance.

Reste le bouquet, c'est là le triomphe. L'acide sulfurique ajouté en petite quantité donne naissance à un éther aromatique qui caractérise la "vieille" eau-de-vie du commerce. Il est du reste peu employé actuellement et on se sert plutôt de composés spéciaux très mal connus et dont on ne peut reconnaître la présence que d'une manière indirecte.

La perle et le chapelet des eaux-de-vie pures de Hollande s'obtiennent, enfin, en ajoutant de l'ammoniaque, du savon blanc et du mucilage de gomme adragante. Pouah !

En donnant du sirop de groseille vous administrez de la glucose, additionnée d'acide tartrique, colorée par la fuchsine et aromatisée par quelques gouttes d'essence artificielle. Préfère-t-on l'orgéat ? félicitez vous, car vous ferez absorber un mélange de sirop de sucre ou de glucose avec une solution alcoolique de benjoin additionnée d'essence d'amandes amères en proportion notable, c'est-à-dire une forte dose d'acide prussique ; enfin, pour la bonne bouche, réservez l'excellent sirop de grenadine, la merveille du genre. Il est préparé avec du sirop de sucre et de l'extrait de grenadine composé de 15 0/0 d'acide sulfurique et d'un peu d'acide malique et de cochenille. Cette liqueur, très corrosive, détruit rapidement les linges et agit sur les dents avec une grande énergie. Aucun estomac ne pourra résister.

NE JAMAIS SE FIER AUX APPARENCES



I

La première pensée de Barnum avait été d'ajouter à son cirque une curiosité aussi extraordinaire qu'un homme sans jambes.



II

Mais après avoir bien examiné, il crut devoir changer d'idée.

CHAPITRE SUR LES FEMMES

Il paraît que les femmes n'ont pas toujours eu une âme. Aristophane, un païen, il est vrai, affirme qu'après cette vie la femme n'en vivra pas une deuxième. St. Augustin lui-même qui n'est pas un païen, est loin d'être édifié sur ce point délicat. "C'est une question, dit-il, de savoir si les femmes ressusciteront... Il serait à craindre qu'elles ne nous induisissent en tentation à la face de Dieu même." Des casuistes ont soutenu vers le XVII^e siècle, que "le Christ n'était point mort pour les femmes." Dans une grande partie de l'Afrique et de l'Asie, on borne la vie de nos compagnes à la vie terrestre, et on ose prétendre que l'âme leur manque absolument: Quant à Manon, il veut bien reconnaître une âme à quelques femmes; mais c'est une concession évidemment insuffisante, puisque d'après lui, toute femme qui aurait trompé son mari, ne pourrait plus vivre que dans le corps d'un chacal.

P. J. STAHL.

La femme est le lien nécessaire du monde social parce qu'elle est comme la pierre angulaire de la famille.

Mme DROHOJOWSKA.

Les femmes honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris.

J. J. ROUSSEAU.

Une femme quelque grands biens qu'elle apporte dans une maison, la ruine bientôt si elle y introduit le luxe.

FÉNÉLON.

Je requiers d'une femme mariée, au dessus de toute autre vertu, la vertu économique.

MONTESQUIEU.

Il est ridicule et injuste que l'oisiveté de nos femmes soit entretenue de notre sueur et de notre travail.

(Idem.)

La femme dans les ménages pauvres, c'est l'économie, l'ordre, la providence. Toute influence qu'elle gagne est un progrès sur la moralité.

MICHELET.

Une femme prudente et qui s'adonne au bien, vaut cent fois plus qu'un homme.

DESTOUCHES.

Femme contrariante, envieuse et colère,
Ne quitte point son caractère.

PERRAULT.

Il faut chercher une femme avec les oreilles plutôt qu'avec les yeux.

(Proverbe.)

L'esprit chez une jolie femme est un puissant levier avec lequel on pourrait bouleverser tous les cerveaux humains.

Une femme est plus prudente qu'un homme, dans les affaires d'amour, parce que chez elle l'amour est l'étude et l'occupation de toute sa vie.

WASHINGTON IRVINE.

Une femme *inconstante* est celle qui n'aime plus, une *légère* celle qui déjà en aime un autre; une *volage*, celle qui ne sait si elle aime; une *indifférente*, celle qui n'aime rien.

LABRUYÈRE.

La femme a tout contre elle; nos défauts, sa timidité et sa faiblesse.

J. J. ROUSSEAU.

Les femmes ne peuvent pas comprendre qu'il y ait des hommes désintéressés à leur égard.

VACUENARQUE.

Les hommes qui souffrent le plus des défauts des femmes, qui lancent contre elles les traits les plus envenimés de la satire, les aiment après tout, telles qu'elles sont, et sitôt qu'on veut les perfectionner, ils craignent qu'on ne les leur gâte.

Mme NECKER DE SAUSSURE.

Femme douce et bonne,
Au fond du cœur laisse de longs regrets.

PARMY.

La femme tient de la mule pour l'entêtement, de la chatte pour la paresse, de la poule pour le caquet, du singe pour la ruse.

Le P. BOUVIER.

Pour les conseils de la raison
Jeune fille n'a pas d'oreille.

NAUDET.

De trois choses Dieu nous garde:
Du bœuf salé sans moutarde,
D'un valet qui se regarde,
D'une femme qui se *farde*.

Si l'on inventait une très-belle robe, une robe d'une splendeur féérique que l'on ne pût mettre que pour aller à l'échafaud, il se trouverait des femmes pour se disputer cette robe.

ALPH. KARR.

Les femmes âgées sont plus attentives en toute chose que les jeunes, parce qu'elles sont moins occupées d'elles-mêmes.

Soyez toujours bons pour la femme, elle est la mère, la sœur, la fille et la compagne sans laquelle la vie de l'homme serait intolérable.

La nature a dit à la femme: sois belle si tu peux, sage si tu le veux; mais sois considérée, il le faut.

BEAUMARCHAIS.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

LA BRUYÈRE.

Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre; une femme, au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui.

IBID.

A seize ans, une jeune fille préfère le meilleur danseur du bal, à vingt-deux celui qui parle le mieux, et à trente le plus riche.

Les femmes, en général, sont douées d'une sagacité, d'une sorte d'intuition qui n'appartient qu'à leur sexe.

Il faut toujours que la femme commande. C'est là son goût; si j'ai tort qu'on me pende.

VOLTAIRE.

Rien ne remplace l'attachement, la délicatesse et le dévouement d'une femme; on est oublié de ses frères, de ses amis; on est méconnu de ses compagnons; on ne l'est jamais de sa mère, de sa sœur ou de sa femme.

CHATEAUBRIAND.

Une femme qui n'est plus jeune et qui a perdu sa beauté, se considère comme un roi détrôné.

Dans les romans de Mme Sand, les femmes ont toujours le beau rôle, le rôle supérieur et initiateur.

SAINT-EBRUE.

Plus de douceur que de beauté
Me semble aux femmes nécessaire.

PANARD.

Le cœur de la femme est ainsi fait, que si aride qu'il devienne au souffle des préjugés et aux exigences de l'étiquette, il aura toujours un coin fertile et riant: c'est celui que Dieu a consacré à l'amour maternel.

A. DUMAS.

Les hommes supérieurs sont tous les fils de leur mère, ils en reproduisent l'empreinte morale aussi bien que leurs traits.

MICHELET.

L'amour, qui n'est seulement qu'un épisode dans la vie des hommes, est l'histoire entière de la femme.

MME DE STAEL.

L'instruction pour les femmes c'est le luxe; le nécessaire c'est la grâce, la gentillesse, la séduction; les femmes sont un ornement dans la vie, et la loi de tout ornement est de paraître fin, léger, délicat et coquet; ce qui ne l'empêche pas d'être en cuivre ou en pierre, en or ou en marbre.

MME DE GIRARDIN.

C'est seulement quand elle souffre, qu'une femme peut savoir ce que vaut l'homme dont elle est aimée.

Quand les femmes manquent par les qualités du cœur, c'est bien peu de chose que le reste.

Mme St. LAMBERT.

Les larmes dont les femmes sont fières, et qu'elles osent verser, sont la récompense des larmes qu'il leur faut cacher.

MME DE GIRARDIN.

Dieu aussi a essayé de faire des ouvrages: sa prose c'est l'homme; sa poésie c'est la femme.

NAPOLÉON.

Le soleil et la femme semblent s'être partagé l'empire du monde: l'un nous donne les jours, l'autre les embellit.

SANIAL DUBAY.

Les sages de la Grèce ont reconnu qu'ils ne voyaient dans l'univers que deux belles choses: les femmes et les roses; et deux bonnes: les femmes et le vin.

TROP DE CHIC



Après une enquête minutieuse la police a découvert pourquoi le cheval de M. X... a pris le mors aux dents, la semaine dernière, sur la rue Notre-Dame.

UNE SURPRISE DE FAMILLE

(à 3 heures du matin.)



Sur l'air : J'attends, j'attends !

CONVIVES MAL CLASSÉS

M. et Mme X... sont des gens très simples, qui possèdent une domestique encore plus simple qu'eux.

Ils donnaient un dîner dimanche et le maître avait surtout recommandé de servir les huîtres avant le potage.

Au moment où l'on sonne l'heure de se mettre à table, la porte du salon s'ouvre et la bonne annonce d'une voix retentissante :

— Les huîtres sont servies !
Têtes des invités !

UNE LANGUE DISPARUE

Un savant recevait dernièrement la lettre suivante :

« Voici, Monsieur et cher savant, une inscription découverte dans une ruine gallo-romaine ou autre ; c'est à vous d'élucider ce point.

« L'inscription est ainsi :

Suov-zetrop suov tmemoc ruisnom ruojnob.

« Qu'en pensez-vous ? »

Pendant de longs jours, le savant se cassa la tête pour découvrir le sens de cette inscription barbare.

Un matin, le fils de l'antiquaire entrant dans le cabinet de travail de son père, voit l'inscription.

— Tiens ! s'écrie le jeune potache, papa qui écrit à l'envers, c'est farce.

— A l'envers, malheureux ! c'est ainsi que tu traites une inscription aussi respectable ?

— Respectable ! vois donc...

Et le gamin, sans se déconcerter, lut couramment, en commençant par la dernière lettre :

Bonjour, monsieur, comment vous portez-vous ?
Tête du savant.

PRET A REPARER SES TORTS



Elle. — Je ne te croirai plus jamais, tu as brisé ta promesse.

Lui. — Je l'ai brisée ! Je vais t'en faire une autre aussi bonne.

L'ART DE SE FAIRE LA MEMOIRE

Deux amis se promènent ensemble. Tout à coup, l'un d'eux tire de la poche de son gilet un canif et se fait à l'index de la main gauche une entaille profonde.

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie l'autre, êtes-vous fou ?

— Non. C'est une coche pour me rappeler ce que c'est qu'une chose très importante pour laquelle j'ai fait un nœud à mon mouchoir.

ÇA DÉPEND

Baptiste. — Une belle vache ! quel âge a-t-elle ?
Commerçant. — C'est-y que vous voulez l'acheter ?

Baptiste. — Oui.

Commerçant. — Elle n'a pas encore quatre ans.

Baptiste. — Tiens ! mais je croyais qu'elle avait sept ans quand vous l'avez achetée de Pichu.

Commerçant. — Je vais vous dire : quand on achète c'est vieux ; mais si c'est pour vendre... c'est jeune.

ON ACCEPTE DES TIMBRES-POSTE

(DANS L'INTÉRÊT DE L'HUMANITÉ.)



Guérison certaine de la Grippe.

Sur réception de vingt-cinq centins, expédiés par la malle, le célèbre professeur Carnivare enverra une dose de *Fulmini Grippe*, préparée d'après une recette indienne infallible, ainsi que son portrait.

LE VOL AU CHIEN

Le truc est superbe. Un monsieur fort affairé rentre chez un épicier de la rue Sanguinet avec un chien.

— S'il vous plaît, monsieur. Il faut que j'aille au marché : voulez-vous me garder ce chien une minute. Comme je viens de le vendre dix piastres, je ne voudrais pas le perdre.

Pendant l'absence du monsieur, un autre étranger aperçoit le chien en passant, s'arrête, entre, l'examine :

— Ce chien est pur, dit-il, c'est un setter. Si vous voulez me le vendre, je vous en donne \$20.

— L'épicier se dit qu'il y a dix piastres de bénéfice pour lui, puisque l'autre, ne le vend que \$10.

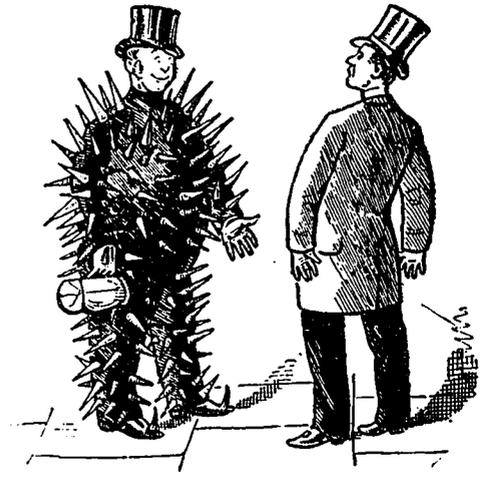
— Très bien, dit-il, prenez-le.

— C'est bien, attendez-moi une minute, je vais chercher l'argent.

Quand le maître primitif du chien arrive, rien de plus pressé de la part de l'épicier que d'acheter l'innocent quadrupède. L'inconnu accepte les \$10 et file.

Mais le second inconnu a filé aussi et l'épicier a un chien de cinq sous sur les bras et \$10 de moins dans sa bourse.

UNE INVENTION D'AVENIR



Charles Hochelaga. — Fichtre ! Tu te déguises en pore-épic !

Joseph St Henri. — C'est mieux que cela ; j'ai inventé un habillement pour les chars urbains ; ce n'est pas moi qui me ferai presser en sardine.

FORT EN GUEULE

Au marché Bonsecours :

Acheteuse. — Quarante centins, ces œufs ! C'est trop cher.

Revendeuse. — Ma belle dame, vous ne voudriez pas m'en pondre seulement une douzaine pour quarante centins.

EXCÈS DE PROPRETÉ

Madame X... dans un voyage en Europe, regardait, en traversant le midi de la France, de pauvres gens occupés à remettre des cercles en fer autour d'une grande cuve.

— C'est là dedans, que vous voulez vos raisins, sans doute ? demanda-t-elle.

Le paysan. — Oui, madame.

Madame X... — Est-il vrai que vous les pressez avec vos pieds ?

Le paysan. — Mais certainement, madame.

Madame X... — Quelle horreur !

Le paysan. — Oh ! madame, nous ôtons nos souliers !

L'AVANTAGE D'ÊTRE AVOCAT

Une dame qui sort à peine d'un deuil, dont les termes de rigueur sont expirés, causait toilette avec sa couturière :

— Oh ! mon Dieu ! pour toutes mes vieilles robes noires, à vrai dire, je n'en suis pas embarrassée... je les ferai user par mon mari.

— Vous plaisantez, madame ?

— Pas du tout ; il est avocat.

LES SCRUPULES DU MÉNAGE



Georges. — Moi, tu sais, j'ai pour principe de conter à ma femme tout ce qui s'est passé.

Charles. — Je vais plus loin que toi, moi, je lui conte une foule de choses qui ne se sont pas passées.

VISITE INTERROMPUE

APOLOGUES



I

Le beau Charley s'est ficelé pour rendre visite à sa belle.



II

Il allait gravir les marches du perron adoré, quand une avalanche...

LA POULE

Devinez ma découverte,
Enfant!—Là, chez nos voisins,
Devant la grange entr'ouverte,
Une poule et ses poussins!

Voyez! La voilà dans l'herbe
Qui marche seule en avant,
La tête haute, superbe,
Tous ses petits la suivant.

Les uns de plumes nouvelles
Encore à peine couverts;
De leur queue et de leurs ailes
Les autres déjà tous fiers.

Même il en est dont la tête
Plus haute d'un pouce ou deux,
Porte un petit bout de crête
Qui les rend fort belliqueux.

Mais la mère a fait entendre
Son gloussement redoublé;
Elle appelle: qui veut prendre
Ce grain de mil ou de blé?

Aussitôt on court, on lutte,
Pour devancer son voisin,
Et plus d'un fait la culbute
Ou reste à moitié chemin.

Nouveau grain, nouvelle guerre:
On se venge sans façon,
Si bien que du bec la mère
Les doit mettre à la raison.

Enfin la paix achevée,
Sur le sable, en plein soleil,
La couveuse et la couvée
Se disposent au sommeil.

La poule enfle ses deux ailes
Pour abriter ses petits;
Bientôt les voilà sous elle
L'un après l'autre blottis.

Tout, d'abord, est bien tranquille:
Sous la plume chaudement,
Chacun se tient immobile,
Et l'on dort très-sagement.

Sommeil de courte durée!
Déjà, par un petit coin,
Une tête s'est montrée,
La seconde n'est pas loin.

C'est la bande prisonnière
Qui cherche à s'émanciper,
Et qui bientôt tout entière
Réussit à s'échapper.

Alors ce sont des gambades,
Des sauts à n'en plus finir,
Entremêlés des gourmandises
Des petits coqs à venir.

Et la poule les regarde!
Puis sur son dos, par moment,
Le plus hardi se hasarde
A grimper tout doucement.

Heureux petits, tendre mère!...
Mais qu'aperçois-je soudain?
Un point noir dans l'atmosphère
Plane au-dessus du jardin.

C'est l'épervier dont la serre,
Comme un cercle meurtrier,
Se rapproche, se resserre...
Rentrez vite au poulailler!

Dans un grand magasin de nouveautés, un commis remarque une jeune fille debout et les mains jointes:

—Quelqu'un s'occupe-t-il de vous, mademoiselle?

Et la blonde enfant en rougissant, de répondre:

—Oh! oui, le monsieur du second!

Un Ours se jeta sur un paysan et se préparait à le dévorer; le domestique du paysan accourut et tua l'animal à coups de hache.

—Tu as fait là une belle prouesse! lui dit le maître en se relevant: si tu n'avais pas déchiré sa peau, je la vendrais cent écus.

**

Un avare qui avait perdu son trésor, tomba dans un tel désespoir qu'il résolut de se pendre; mais pour cela il fallait une corde, et une corde coûte un demi-écu. Il en vola une et fut condamné au gibet.

—A la bonne heure! dit-il; au moins je serai pendu gratis.

**

Le Loup pris au piège promit de s'abstenir de viande, et de ne plus manger que de l'herbe et tout au plus du poisson; il obtint à ce prix sa liberté. Comme il retournait au bois, un Porc se vauvra dans une mare.

—Quel beau poisson! dit le Loup; je n'en ai jamais vu de cette taille, et justement je suis en appétit.

**

Certain hypocrite fut mordu par un chien.

—A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que je rende le mal pour le mal!

Il ne battit pas le chien, mais il cria: Au chien enragé! On accourut; l'animal fut assommé.

**

—Est-il un animal qui ait reçu du ciel autant de faveurs que moi? disait une oie sur le bord d'un étang. Je vis dans l'eau, sur la terre et dans l'air. Suis-je lasse de marcher, je vole ou je nage à ma fantaisie.

Un serpent qui l'écoutait lui répondit: Ne faites pas tant la fanfaronne, belle dame. Vous ne courez pas comme le cerf, vous ne nagez pas comme le poisson, et vous n'avez pas le vol rapide de l'épervier. Ce qui est rare et difficile, apprenez-le, n'est pas de savoir un peu de tout, mais d'exceller en quelque chose.

**

—Quoique nous piquions toutes deux, dit la vipère à la sangsue, je m'aperçois que l'homme recherche ta piqûre et qu'il a peur de la mienne.

—Ma chère, répondit la sangsue, nous ne piquons pas de la même manière. Si je pique un malade, je lui rends la vie; si tu piques un homme bien portant, tu lui donnes la mort.

C'EST LE MONSIEUR QUI EST TOMBÉ DE HAUT



L'hon. M. Bonparti, (croyant se borner à lui offrir du secours.)—Vous ne pourrez pas vous relever seule, mademoiselle; veuillez accepter ma main pour...

Mlle Finemouche.—Ah! vraiment! Vous abusez de ma position. Vous auriez dû attendre une autre occasion pour me faire une telle offre. Cependant il me faudrait être bien étourdie que de refuser d'unir mon sort au vôtre.

EN CARNAVAL

Les personnes qui s'amuse le plus à une soirée



I

Le monsieur dont le bouton de chemise ne tient pas.

II

Le monsieur invité sans cérémonie et qui trouve tout le monde en habit.

III

Le monsieur qui croyait venir à un bal et qui trouve tout le monde en tenue de tous les jours.

IV

La demoiselle qui a fait tapisserie tout le long du bal.

V

Le monsieur qui sait où le bât le blesse.

VI

Le monsieur dont le train part 5 minutes avant le souper.

La jolie marquise de X... possède un vieux mari dont la laideur est invraisemblable.

Vendredi dernier, elle reçoit la visite d'une amie qui, à sa profonde stupéfaction, la trouve en train d'embrasser cet affreux magot.

—Mais que faites-vous ? s'écrie la visiteuse en levant les bras au ciel.

—Ma chère, nous sommes en carême, je fais pénitence !

X... passe à juste titre pour médisant. Toutefois, comme il n'a pas volé non plus sa réputation d'imbécillité et que ses calomnies sont encore plus bêtes que méchantes, ses ennemis l'ont surnommé le "serpent à sornettes."

Spectacle de la mer.

—Étonnant ! Incroyable, tant d'eau que ça.

—Et encore, vous ne voyez que le dessus.

A un diner, l'avocat T..., un loquace s'il en fut, disait à la maîtresse de la maison :

—Quel bavard que ce de M... ! il ne cesse de me couper la parole.

Entendu au club :

—Tiens ! mon cher Lombard, vous n'avez plus de cheveux blancs !

—Oh !... ça, mon cher, c'est bon quand on est jeune !

Jules à sa bourgeoise, d'un ton de reproche :
—Ah ! madame, il faut bien passer quelque chose aux domestiques... ils en passent assez aux maîtres !

On parle de la marquise de B...

—Je crois qu'elle frise la cinquantaine.
—Dites plutôt, répond le baron, que c'est la cinquantaine qui la défrise.

Entre gens adroits.

Gugusse.—Oh ! la jolie chaîne !
Polyte.—Tu n'as pas vu la montre ? Tiens regarde.

Gugusse.—Une belle pièce.
Polyte.—Qu'en dis-tu ? tu vois que j'ai du goût.

Gugusse.—Combien cela t'a-t-il coûté ?
Polyte.—Oh !... Je n'en sais rien... Le commis n'y était pas quand je l'ai achetée.

CHŒUR DES GRENOUILLES

Ceci n'est pas de notre invention ; c'est Coque-
lin qui le suggère comme amusement de société.
Se réunir une vingtaine de personnes et dire :

Le roi
Est allé.
Et où ? et où ?
A Cognac !

Cinq personnes répètent : *le roi*, cinq répè-
tent : *est allé*, cinq : *et où ? et où ?* et les cinq der-
nières : *à Cognac*. Tout cela tout le temps, jus-
qu'à extinction de chaleur naturelle, ni trop fort,
ni trop haut.

—Et vous obtenez avec cela ?

*Le chant des grenouilles dans un marais au
clair de la lune.* Essayez et vous m'en direz des
nouvelles. C'est effrayant comme c'est ça. Et ce
que c'est amusant !

SUR LA QUANTITÉ...!

Un pasteur mormon, très rêveur de nature,
heureux père de dix-sept enfants, se promène et
est accosté par un petit garçon qui sanglote amè-
rement.

—Viens, mon petit, ne pleure pas, dit ten-
drement le pasteur, viens à la maison avec moi.

—Ma chère amie, dit-il à l'une de ses femmes,
je vous amène ce petit garçon, que j'ai trouvé
dans la rue. Qu'il devienne notre enfant !

—Mais, il est déjà à nous, mon cher. Je
l'avais envoyé jouer dans la rue.

CINQ PIASTRES A GAGNER

Avare, (à la veille d'être opéré).—Dites donc,
docteur, est-ce absolument nécessaire que vous
me fassiez ce trou-là dans l'estomac ?

Le médecin.—Absolument nécessaire ; il y a
obstruction ; mais je vais vous chloroformer ; vous
ne souffrirez pas.

L'avare.—Je puis endurer ; vous ne m'endor-
mirez pas.

Le médecin.—C'est bien imprudent et puis, du
reste, pourquoi souffrir inutilement !

L'avare.—Bien ; chacun soigne ses petites
affaires. A l'âge de 4 ans, j'ai avalé un cinq piastres
d'or, et je veux être réveillé quand vous le
trouverez, afin d'être sûr de le ravoïr. Après
tout, il n'y a pas de sentiment en affaires et moi
je ne me fie à personne.

LA BONTE MEME

Emigrant, (cherchant à se localiser dans le
Missouri).—La population d'ici a-t-elle bon caractè-
re ?

Citoyen de l'endroit.—Il n'y a pas de meil-
leurs cœurs que les gens de la localité.

L'émigrant.—Sont-ils bienveillants ?

Le citoyen.—Jusqu'à l'extrême limite. Prenez,
par exemple, nos petits bachots de *lynching*. Eh
bien ! L'individu a toujours le choix entre être
fusillé ou pendu.

FIEVRE VOLEE

Francparleur.—On me dit que tu as été bien
malade ?

Robinette.—Je suis allé aux portes du tombeau.
Vois-tu, la fièvre s'était portée au cerveau.

Francparleur.—Pas possible ! Au cerveau ?
Elle a dû rudement perdre son temps.

RESISTABLE

Alfred.—Connais-tu mademoiselle Pasbegueu ?
Il vient de m'échapper, pendant que je lui par-
lais, une bourde telle que j'ai dû m'esquiver avec
deux doigts de rouge sur la figure. Elle doit être
affreusement choquée.

Charles.—Elle choquée ! Rien ne peut la cho-
quer ; pas même un fil électrique.

POURQUOI ON EST DROITIER OU
GAUCHER

Quand la nourrice porte son nourrisson sur le
bras gauche, c'est aussi le bras gauche de l'enfant
qui se trouve en avant, et c'est celui dont il se
sert. Il sera gaucher.

Mais comme quatre-vingt dix-neuf nourrices
sur cent portent les enfants sur le bras droit, ces
enfants se servent du bras droit, qui est en avant
pour saisir les objets, et ils deviennent droitiers.

Un locataire demande des réparations urgentes.
—A quoi bon ! fuit le propriétaire, LE
SAMEDI nous annonce des tremblements de terre.

—Dis-moi, Hélène ! comment est le portrait
de ta cousine ?

—Hideux... de ressemblance !

Les ravages de la grippe



I
La charmante Belsmire qui a une rencontre à faire sur la rue, a sorti ses plus beaux cheveux.

II
Du reste, vous pouvez en juger par vous-mêmes, elle est d'un chic irrésistible.

III
Mais, Dieu, me pardonne, la grippe la prend en route. Il n'y a pas à dire, il faut éternuer.

IV
Jamais accès de fièvre ne fit tomber les cheveux d'une manière aussi prompte.

DES CHANCEUX

1er tramp, (examinant l'image allégorique du mois de janvier, Janus à deux visages.)—En avons-nous de la chance de ne pas être de la famille de ce particulier !

2ème tramp.—Pourquoi cela ?

1er tramp.—L'idée d'avoir deux visages à se laver !

ABUS DE CONDAMNATION

On sait que le Recorder, M. de Montigny a donné l'ordre de refuser l'entrée de sa cour aux désœuvrés.

Hier, un habitué est épaté de se voir repoussé par un homme de police et il part en grommelant :

—Comment voulez-vous que le pauvre monde s'ensauve ? Jusqu'aux portes qui sont condamnées !

RENSEIGNEMENTS MOTIVÉS

M. Troprieux.—Que diable, pourquoi les agences commerciales viennent-elles toujours me troubler, pour connaître l'état de mes finances ! Je ne demande jamais de crédit à personne !

M. Legai.—Oui, c'est vrai... mais votre fille a maintenant dix-huit ans.

A QUEL AGE ON VIENT AU MONDE

Un médecin raconte un curieux cas de physiologie devant une dame et sa petite fille.

—Figurez-vous, dit-il, qu'il y a eu l'an dernier, un mariage entre deux personnes âgées et qu'il leur est né un fils ce matin.

—Quel âge a le mari ?

—Quatre-vingts ans.

—Et la femme ?

—Soixante-cinq.

—Et l'enfant ? dit la petite fille.

EXCELLENTE CONSOLATION

On est à table :

Tout à coup Baptiste entre tout effaré, l'œil hagard, dans la salle à manger, et s'écrie : " Vite, un verre de vin."

On se regarde, mais on obtempère à son désir, et Baptiste avale d'un trait le verre de vin versé par la maîtresse de la maison qui lui demande ce qu'il a.

—Oh ! madame ! Je suis ému. Ce verre de vin m'a fait du bien. Il m'a remis de mon émotion. Figurez-vous que je viens de casser vos deux grands compotiers de porcelaine de Sèvres !

NAIVETE CAMPAGNARDE

Jours de noces.

La famille s'est retirée. Baptiste reste seul en face de sa fiancée. Au bout d'un quart d'heure de silence et d'hésitation, il se décide à prendre la parole.

D'une voix émue :

—Ça va toujours bien !

BORNES EXTRA GÉOGRAPHIQUES

A l'examen :

Professeur.—Qu'est-ce que le Canada ?

Elève.—Le Canada est un pays borné au nord... borné au nord par..... et borné au sud par-la... puis borné à l'ouest...

Professeur.—Et vous, vous êtes borné partout ; allez vous asseoir.

CERTIFICAT IRRESISTIBLE

Prétendant.—Peut-être croyez-vous que je ne suis pas digne de la main de votre fille ?

Le père.—Peut-être en effet. Ainsi, vous n'avez pas de position, de relations sociales.

Prétendant.—Au contraire, monsieur, mes relations sont magnifiques. J'ai déjà été refusé par les filles les plus aristocratiques.

POLITESSE ROYALE

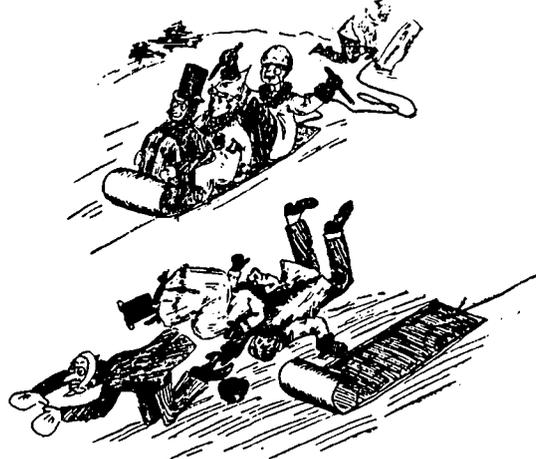


Le tigre.—Depuis hier matin, que je cours après le missionnaire. L'as-tu vu passer ?

Le lion.—Oui, mon cher, et, comme il me faisait pitié, je l'ai fait entrer. Il est ici, bien sûr.

SUR LA FERME FLETCHER

(AU CLAIR DE LA LUNE.)



Tommy s'est permis de faire un nœud de trop autour du gros arbre.

LE BAIN FROID

Le sujet des bains froids ou chauds est à l'adresse des gens propres et civilisés qui, se lavant en tout temps, trouvent un plaisir nouveau à prendre des bains de mer ou en rivière, quand vient la saison des chaleurs.

L'action du bain froid s'exerce sur tout l'organisme ; la peau, les muscles, les nerfs, le système circulatoire, l'appareil digestif et celui de la respiration en éprouvent les salutaires effets.

Par le contact seul, l'eau froide donne de la souplesse à l'enveloppe tégumentaire, entretient sa perméabilité, augmente sa tonicité et la rend moins impressionnable. Par les chocs divers qui résultent du mouvement de l'eau et de l'exercice de la nage, la fibre charnue gagne en force et en énergie : les muscles acquièrent une puissance remarquable, les articulations un jeu plus complet, les formes une harmonie plus parfaite.

L'exercice du bain froid ravive les sources de l'innervation ; il excite doucement la force cérébrale surmenée par des travaux intellectuels trop prolongés ou amollie par la paresse habituelle de l'esprit. En quelques minutes de pleine eau, le système nerveux se transforme tout entier : l'homme de cabinet, comme le travailleur de l'atelier, éprouve une détente générale et un bien-être délicieux ; l'un et l'autre sont assurés de goûter le soir un bon sommeil réparateur.

L'action de la baignade sur le système circulatoire ne saurait être niée. Depuis que Cruikshank a prouvé expérimentalement qu'il se fait, par la surface du corps, une absorption de liquide assez sensible pour étancher la soif sans boire, on est forcé de reconnaître que le bain froid fait passer dans la masse du sang un élément précieux, propre à calmer ses ardeurs ou à corriger son acreté.

L'appareil digestif, lui aussi, recueille les bénéfices du bain froid. Sous son influence, les excréments se régularisent, la digestion devient plus facile, l'appétit plus vif.

Au sujet des organes respiratoires, nous ne craignons pas de dire que l'eau froide les préserve des catarrhes bien mieux que ne le ferait la flanelle. Les gens qui se baignent souvent ne s'enrhument jamais ; ils peuvent hardiment envoyer au diable la cuirasse de laine dont notre génération se garnit trop le thorax.

Le bain froid en rivière est bon, le bain froid à la mer est meilleur. En effet, le bain de mer produit une action qu'on demanderait vainement à l'eau douce ; cette action spéciale est due aux éléments consécutifs de ce que les poètes appellent "l'onde amère." Le chlore, le brome, le potassium, le sodium, l'oxyde de fer et les autres corps qu'elle contient donnent à l'eau de mer des propriétés particulières.

C'est pour cela qu'elle stimule les papilles nerveuses de la peau et lui rend l'énergie et la coloration perdues : c'est à cause de ces substances minérales qu'elle combat l'obésité et la paralysie, qu'elle vient en aide aux enfants frêles et déli-

EN TEMPS D'ÉPIDÉMIE



Joseph.—Elles sont charmantes ces demoiselles Lubin ; allons faire un petit bout de causerie avec elles.

Comme elles s'étaient clos la boîte l'un prit à gauche et l'autre à droite.

cats et contribue à en faire des hommes. Le bain de mer est encore précieux dans l'anorexie et dans l'anémie ; il est béni par nombre de personnes qui, après avoir inutilement usé de drogues pharmaceutiques de tout genre, ont trouvé dans les flots de l'Océan le moyen, longtemps cherché, de tarir la plus ennuyeuse des sécrétions morbides.

Toute médaille ayant son revers, il faut comprendre, au nombre des inconvénients des bains, le bain trop prolongé, l'état de plénitude de l'estomac et la crampe.

Parmi ces points noirs, nous ne faisons pas figurer la *sueur*, et pour cause.

Les auteurs qui vont répétant : "Il est dangereux de se mettre à l'eau quand le corps est en sueur," se font les échos d'un vieux préjugé, contre lequel nous voulons protester.

Sans doute, le favorisé de la fortune, que sa voiture dépose doucement à la porte d'une piscine, se trouve dans de meilleures conditions pour se livrer à la natation, que le pauvre diable ayant fait une lieue pour arriver en face d'une grenouillère plébéienne ; mais, de deux individus, en transpiration, venus pédestrement de loin à la baignade, celui qui se jette à l'eau tout de suite, tandis que la sueur l'inonde, fait mieux que celui qui attend au bord, en costume léger, que l'air ait évaporé le produit liquide de ces glandes sudoripares. Le baigneur pressé ne fait que changer brusquement la température de nos corps ; le temporisateur s'expose à toutes les conséquences du froid produit par l'évaporation des liquides.

Ce mode de production du froid a une puissance extraordinaire, que connaissent tous ceux qui ont étudié les lois de la physique : sans les rappeler aux imprudents qui attendent d'être secs avant de se mettre à l'eau, disons-leur tout simplement ceci : C'est par l'évaporation rapide des liquides que l'industrie obtient des abaissements de température assez puissants pour préparer artificiellement la glace à rafraîchir.

LE GANT

Devant son parc aux lions,—pour assister à un combat de bêtes,—était assis le roi François ;—autour de lui se tenaient les grands du royaume —et plus haut, dans une tribune,—une brillante couronne de dames.

Sur un signe de sa main—s'ouvre la large cage,—et d'un pas circonspect entre un lion.—Muet, il regarde—autour de lui,—avec de longs bâillements ;—il secoue sa crinière,—s'étire et se couche.

Le roi fait un nouveau signe.—Aussitôt s'ouvre toute grande—une seconde porte,—d'où s'élance,—d'un bond rapide,—un tigre.—A la vue du lion,—il pousse un grand rugissement,—bat de sa queue—un cercle effrayant,—tire la langue,—rôde timidement autour du lion qui grogne d'un air farouche ; puis, en grognant, il s'étend à terre à ses côtés.

Le roi fait encore un signe :—une cage ouverte à deux battants vomit, d'un seul coup, deux léopards, qui bondissent, ardents, au combat, sur le tigre. Celui-ci les accueille d'un formidable coup de patte ; mais le lion en rugissant se lève... tout redevient tranquille :—groupés en cercle, s'étendent les terribles fauves, avides de carnage.

En ce moment tombe du rebord de la tribune le gant d'une jolie main, entre le tigre et le lion, juste au milieu.

Vers le chevalier de Lorges, d'un air de raillerie, se tourne la demoiselle Cunégonde : "Sire chevalier, si votre amour est aussi brûlant que vous me le jurez à toute heure, eh bien ! ramassez-moi mon gant."

Le chevalier, sans hésiter, descend dans la redoutable arène d'un pas assuré, et du milieu des monstres il relève hardiment le gant.

A ce spectacle, les chevaliers et les dames s'étonnent et s'effrayent : voici que, toujours aussi calme, il rapporte le gant. De tous côtés on le complimente,—et d'un tendre regard d'amour,—promesse de prochain bonheur,—l'accueille la demoiselle Cunégonde.—Mais il lui jette le gant au visage : "Je ne demande point, madame, de remerciements." Et il la laisse pour toujours.

LA DATE FATALE DES JOURS GRAS



Cochon gras.—Crois-tu que c'est une bonne année ?
Cochon maigre.—Trop ; tu n'y survivras pas.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

CINQUIÈME PARTIE

I

L'attaque immédiate du fort Boca-Chica résolue, une activité pour ainsi dire fébrile régna dans le camp des assiégeants.

Habitué aux défrichements, les nègres placés sous les ordres de Paty, abattirent en moins d'une heure les arbres qui couvraient le fort, aplanirent le terrain et le rendirent propre à recevoir une batterie qui, par les soins de M. le vice-amiral comte de Coëtlogon fut élevée en un instant.

Le feu commença sans plus tarder.

Les boucaniers, disséminés autour du fort, soutenaient les artilleurs français par une mousqueterie admirablement dirigée et qui gênait extrêmement les Espagnols. Tout ennemi qui se laissait entrevoir tombait mort.

Ducasse, accompagné de de Morvan, parcourait les rangs des flibustiers, mais ne prenait point part au combat.

L'amiral de Pointis n'ayant engagé que les troupes royales, il ne voulait pas avoir l'air de lui disputer sa gloire : il le laissa agir à sa guise.

La batterie élevée par M. le comte de Coëtlogon, quoique son tir fût admirablement bien soutenu, ne produisait pas grand effet ; les boulets qu'elle lançait rebondissaient sans laisser de trace sur les murailles de Boca-Chica, à l'épreuve de la bombe.

—Pour peu que ce siège continue ainsi, dit Ducasse en s'adressant d'un air satisfait à de Morvan, il deviendra le véritable pendant de celui de Troie. Je ne conçois pas que M. de Pointis, qui est un très-grand, un très-véritable homme de guerre, puisse opérer ainsi !...

Le feu ouvert contre le fort durait depuis deux heures avec un véritable insuccès ; mal défendus par deux fortifications en terre improvisées à la hâte, les artilleurs français avaient éprouvés des pertes énormes pour un si court espace de temps ; de la batterie, inondée de sang, on avait déjà retiré vingt cadavres !

Comprenant que cette situation, en se prolongeant, était de nature à compromettre le but de l'expédition, l'amiral se décida enfin à agir.

Ordre fut donné aux bataillons des grenadiers commandés par M. de la Cheveau de se préparer à l'assaut.

L'accomplissement de cet ordre présentait malheureusement une légère difficulté : pour monter à l'assaut, il faut une brèche ; or, les murailles de Boca-Chica n'avaient pas même perdu une pierre.

À défaut de la brèche praticable qui leur manquait, les grenadiers se munirent d'échelles et d'une espèce de pont-volant : le pont-volant devait être jeté sur les fossés.

Un instant, de Pointis put croire que sa témérité désespérée allait réussir.

Au moment où les grenadiers sortirent de derrière les retranchements, le feu des Espagnols cessa. Mais à peine eut-ils séparé la colonne d'attaque des remparts de Boca-Chica, qu'une épouvantable décharge de boulets et de mitraille, l'arrêta au milieu de son élan : trente hommes restèrent morts sur la place ; plus de soixante furent blessés !

—Serrez les rangs et en avant ! cria M. de la Cheveau qui les commandait.

Les grenadiers reformèrent la colonne et, obéissant à la voix de leur chef, se remirent en marche. Ils n'ignoraient cependant pas qu'on les envoyait à une inévitable boucharie.

—Voilà de braves gens ! dit Ducasse, presque attendri. Bah ! s'ils ne se savaient sous les yeux des flibustiers, ils seraient déjà en pleine débandade !...

À peine le gouverneur achevait-il de prononcer ces mots, qu'une nouvelle trombe de fer et de plomb, sortie du fort, atteignit en plein la colonne.

Cette fois, cent cadavres jonchèrent la terre !

—Serrez les rangs et en avant ! commanda de nouveau M. de la Cheveau.

Vains efforts ! les grenadiers en proie à une torpeur trop justifiée, tournèrent les talons et s'éloignèrent au plus vite !...

L'amiral de Pointis, dominé par une émotion qu'il s'efforçait en vain de cacher, se mordait les lèvres jusqu'au sang et paraissait indécis ; enfin, prenant son parti, il s'élança vers Ducasse qui s'était insensiblement rapproché de lui, et lui saisissant la main avec force :

—Monsieur le gouverneur, lui dit-il, avant d'être courtisan, je suis un soldat ! La pensée d'attirer spécialement sur moi l'attention de Sa Majesté m'a ébloui et conduit à commettre une grave imprudence ! À présent qu'il s'agit de l'honneur de la France, le soldat se réveille et prend la place du courtisan !... Que toute la gloire soit pour vous, peu m'importe ! Ce que je veux, c'est réparer à tout prix l'humiliant et douloureux échec que nous avons subi, c'est relever le moral abattu de l'armée, ne pas laisser aux Espagnols le droit de se vanter d'avoir fait fuir les grenadiers français !... Lancez vos flibustiers.

La franchise et la noblesse de cet aveu touchèrent Ducasse.

—Il est quatre heures et demie, dit-il, à sept heures moins un quart au plus tard, vous verrez le drapeau blanc flotter sur la citadelle.

Ducasse salua le baron de Pointis et se dirigea en toute hâte vers le corps des flibustiers ; à peine avait-il fait cent pas qu'il rencontra Montbars.

—Matelot, lui dit-il, remercie-moi, j'achève de rompre une lance avec l'amiral en l'honneur de la flibusterie.

Le gouverneur raconta alors brièvement à Montbars la conversation qu'il venait d'avoir et l'engagement qu'il avait pris.

Les flibustier, en appartenant que l'amiral de Pointis était obligé de s'adresser à eux et que Ducasse devait marcher à leur tête, laisserent éclater une joie immodérée et bruyante.

Après une armée royale pour témoin de leur courage et réussir là où cette armée venait d'échouer, c'était plus qu'il n'en fallait pour exalter jusqu'aux dernières limites de l'héroïsme ces hommes si passionnés pour le danger.

Leurs dispositions furent promptement prises.

Ils résolurent au lieu de se former en colonnes serrées, de se diviser par groupes de cinq et dix hommes, et de monter à l'assaut par vingt côtés à la fois. En supposant que les Espagnols parvinssent à renverser dix-neuf échelles, ce qui n'était guère probable, ne suffisait-il pas que dix flibustiers missent les pieds sur les remparts pour que Boca-Chica restât en leur pouvoir ? Cela ne faisait pas pour eux l'ombre d'un doute.

Au signal donné par Ducasse, les Frères-la-Côte, munis de leurs échelles et de larges planches qui devaient leur servir de ponts-volants, s'élançèrent vers le fort.

Cette fois les Espagnols n'attendirent plus pour commencer le feu, qu'une faible distance se trouvât entre eux et l'ennemi. La vue seule des flibustiers les avait plus effrayés que l'attaque des grenadiers !...

Ils mirent tous leurs canons en jeu,

Vaine résistance ! inutile désespoir ! Les flibustiers, riant et chantant, avançaient comme s'il se fût agi pour eux, — ce qui était un peu vrai, d'une partie de plaisir ! La mitraille abattait-elle un des leurs, il était aussitôt remplacé. C'était parmi eux une gaieté, des plaisanteries, des quolibets, à faire croire qu'ils étaient invulnérables !

Tout à coup, cependant, un cri de rage et de désespoir retentit : Ducasse, atteint par un morceau de mitraille, venait de tomber.

—Amis, s'écria de Morvan, vengeance !

À la vue du gouverneur ensanglanté et au cri poussé par le chevalier, une rage furieuse s'empara des flibustiers : alors ce fut une course effrénée et effrayante : en moins d'une minute ils arrivèrent au pied des remparts.

Vingt planches jetées à la hâte sur les fossés servirent à soutenir les échelles : les flibustiers, se renversant sans pitié entre eux, — chacun voulait passer le premier, — s'élançèrent à l'assaut.

Bientôt une immense acclamation de joie, poussée par l'armée royale, s'éleva jusqu'au ciel ! On venait d'apercevoir un drapeau blanc fleurdelisé se déployer dans l'air.

Au pied de la rampe de ce drapeau se détachait, sur le fond bleu du ciel, la silhouette fière et hardiment campée de l'homme qui, le premier, avait arboré sur les remparts ennemis, le signe de la victoire. Cet homme était de Morvan !

II

La prise de Boca-Chica ouvrit aux escadres combinées l'entrée de la baie et par conséquent de la rade de Carthagène.

Avant de pouvoir commencer le siège de la ville, elles devaient passer à travers des chemins affreux et prendre d'assaut deux forts : ceux de Notre-Dame de la Poupe, vaste couvent admirablement fortifié, et de Saint-Lazare.

Ce fut après la prise du fort Saint-Lazare, le 24 avril que l'on mit le siège devant Carthagène, ou, pour parler plus exactement, devant *Gerzania*. Carthagène était, en effet, divisée en deux villes : la haute et la basse. Un fossé profond, où dégorgeait la mer, les séparait, et un pont-lévis, jeté sur les deux bords, leur servait de moyen de communication.

Le 1er Mai, la basse ville était prise et MM. de Pointis et Ducasse sommèrent le gouverneur de la ville de Carthagène, le sieur Don Sanche Ximenès, de se rendre, mais la ville ennemie, défendue par un large fossé garni de quatre-vingts pièces de canons, et approvisionnée pour six mois de vivre, était en état de se défendre avec avantage.

—Mon cher Louis, dit Montbars au chevalier, demain nous entrerons à Carthagène ! Demain l'heure de la vengeance sonnera pour nous !... J'ai revu aujourd'hui le meurtrier du comte de Morvan mon frère ! Cet homme, revêtu d'une autorité occulte supérieure au pouvoir de don Sanche Ximenès, est le véritable gouverneur de la ville !

—Comment veux-tu, Montbars, dit de Morvan, que demain nous entrions à Carthagène ? cela est matériellement impossible !... Nous devons nous estimer trop heureux si nous prenons cette ville après un siège long et meurtrier !...

—Enfant, tu doutes de mes paroles ! Une fois pour toutes, rappelle-toi donc que je n'avance jamais un fait sans être assuré de son accomplissement. Tu oublies que depuis deux

ans je m'occupe de l'expédition qui a eu lieu aujourd'hui ; que toutes mes mesures sont prises ! Demain, je te le répète, l'heure de la vengeance sonnera pour nous ! . . .

Montbars, sans entrer dans aucune explication avec de Morvan alla aussitôt trouver le baron de Pointis.

—Amiral, lui dit-il, il est inutile que vous songiez à vous emparer de Carthagène par un siège régulier. Ordonnez à quelques-uns de vos vaisseaux de canonner vivement la ville pendant la journée de demain et elle se rendra à la fin du jour.

L'amiral, à ces étranges paroles, regarda Montbars avec une grande stupéfaction. Connaissant l'immense portée d'esprit du célèbre flibustier, sa science profonde de la guerre, sa rare sagacité, il fut tenté de croire, en l'entendant émettre une opinion aussi absurde, que son esprit était dérangé.

—Baron, reprit Montbars en souriant, votre air m'apprend la triste opinion que vous avez en ce moment de ma personne. Que trouvez-vous donc de si étonnant à ce que je me sois occupé, de mon côté, du succès de notre entreprise ? Il est vrai, —j'en conviens, —que j'ai donné peu d'attention aux mouvements des troupes. Je savais qu'elles s'empareraient tôt ou tard de Gezemanie ; cela me suffisait. Après tout, que vous importe de faire canonner et bombarder demain Carthagène ? En supposant que cette mesure soit inutile, elle ne compromettra en rien le sort de l'armée.

—Il sera fait selon vos désirs, de Montbars, répondit le baron de Pointis ; mais que le diable m'emporte si je comprends un mot à vos énigmes !

Le lendemain, le vaisseau amiral le *Sceptre* le *Vermandois* et la *Galiote*, ouvrirent le feu sur la ville.

À trois heures, on vit flotter deux drapeaux de parlementaires ; le gouverneur de la ville assiégée demandait une nouvelle entrevue : seulement, cette fois, il désirait voir l'amiral français en personne.

—Envoyez à don Sanche Ximenès vos conditions, lui dit Montbars, et ne vous dérangez pas !

Le baron de Pointis, extrêmement étonné de voir la prédiction de Montbars recevoir si tôt un commencement d'exécution, s'empressa de se rendre à son désir.

—Surtout, ajouta Montbars, faites prévenir d'une façon bien catégorique et bien formelle le *senor Ximenès* que, s'il refuse le traité que vous êtes assez bon pour accorder à ses instances, vous agirez envers la garnison de la ville haute comme pour celle de Gezemanie : on la passera au fil de l'épée.

Le lendemain, 3 mai, le gouverneur don Sanche Ximenès acceptait et signait la capitulation.

Ducasse envoya un détachement de flibustiers occuper un des côtés du bastion de Sainte-Catherine et un des côtés de la porte de la ville.

Les grenadiers s'établirent sur les remparts et gardèrent les avenues.

—Eh bien ! amiral, —dit Montbars au baron de Pointis, que ne pouvait revenir de la joie et de la surprise que lui causait la reddition si imprévue de la ville, —me suis-je trompé ? Je ne veux pas exciter plus longtemps votre curiosité.

La prise de Carthagène me coûte deux cent mille livres que j'ai répandues parmi d'anciens condamnés aux galères, actuellement incorporés dans les troupes espagnoles ! Ces braves gens, peu désireux de tomber entre nos mains, ont exécutés avec un empressement plein de zèle l'ordre que je leur avais donné de fromenter une sédition ! . . .

Menacé par l'armée française au dehors et par les siens au dedans, le gouverneur Xime-

nès ne pouvait pas tenir : il devait forcément se rendre.

Le 4 mai, au point du jour, le gouverneur espagnol sortit de la ville, à la tête de sept cents hommes.

De Morvan regarda défilier cette garnison avec une attention extrême ; son regard examina l'un après l'autre les sept cents soldats dont elle se composait.

—Bien ! murmura-t-il, mon ordre a été exécuté, l'assassin reste en mon pouvoir.

Immédiatement après le départ de la garnison, le baron de Pointis entra à la tête de l'armée française dans Carthagène.

Son premier acte fut de se rendre à la cathédrale, où il fit chanter un *Te Deum* et prier pour la gloire de Sa Majesté Louis XIV.

La victoire remportée, le soldat, redevenu codrtisan, songeait à exploiter son triomphe.

III

Pendant que les voûtes de la cathédrale retentissaient des chants religieux, Montbars, à la tête d'une dizaine de flibustiers et accompagné de de Morvan, frappait à la porte de l'une des plus belles maisons de la ville.

—Quel air sombre ! . . . Où me mènes-tu donc ? lui demanda le chevalier.

—C'est dans cette maison que se trouve l'assassin de ton père, lui répondit Montbars.

À ces mots, de Morvan pâlit ; une expression d'implacable férocité se peignit sur son visage, et s'élançant sur la porte avec une furieuse énergie, il essaya de la renverser.

—Jetez cette porte bas, mes amis, dit Montbars en s'adressant à ses flibustiers, nous ne sommes pas des gens que l'on fait attendre.

Quoique l'amiral de Pointis eût, avant d'entrer dans la ville, publié un ordre du jour qui menaçait de la peine de mort tout soldat ou flibustier qui tenterait de pénétrer par force dans la demeure d'un des habitants de Carthagène, les Frères-la-Côte n'hésitèrent pas à obéir ; ils savaient que, convertis par la responsabilité de Montbars, ils n'avaient rien à craindre. En moins d'une minute la porte fut arrachée de ses gonds.

—Arrête, Louis ! dit Montbars, qui, saisissant le jeune homme au moment où il s'élançait, le tint immobile sous sa main de fer : laisse-moi passer le premier.

À peine le chef de la flibuste venait-il de franchir le seuil, qu'un Espagnol, un domestique, à en juger par la livrée dont il était revêtu, s'élança à sa rencontre, un pistolet dans chaque main, et fit feu sur lui à bout portant.

Montbars arracha son pourpoint, et montrant une cuirasse qui recouvrait sa poitrine :

—Je tenais tellement à ma chère vengeance, dit-il, que, dans la peur de la perdre, je n'ai pas eu honte de me précautionner contre la mort.

Se précipitant alors sur le domestique espagnol, il le prit à la gorge, puis le renversant dans le corridor d'entrée et lui mettant le pied sur le corps :

—Cette homme, comte de Morvan, s'écria-t-il, est l'assassin de ton père !

Le jeune homme resta un moment frappé de stupeur, anéanti : dans le prétendu domestique, il venait de reconnaître le père de Nativa, le comte de Monterey.

Le grand d'Espagne tout étourdi de la brusque attaque de Montbars, n'avait point pris garde à ses paroles : il crut avoir tout bonnement affaire à des flibustiers ordinaires, et la première pensée qui se présenta à son esprit, lorsqu'il se releva, fut que ces *ladrones* n'en voulaient qu'à ses richesses.

Il se repentit de la sottise vanité qui l'avait conduit à se compromettre, et résolut de se débarrasser, au prix de n'importe quel sacrifice pécuniaire, de la présence de ses désagréables visiteurs.

Néanmoins la haine qu'il ressentait pour les Français était si vive, qu'il ne put prendre sur lui d'adresser courtoisement la parole à ceux dont son sort dépendait.

Ce fut d'un ton rogue et hautain qu'il entama la conversation.

La capitulation signée d'hier aurait dû me préserver de vos violences et de vos insultes, dit-il ; puis à quoi bon récriminer ! Vous avez pour vous la force et vous ignorez les premières notions de l'honneur ; allons droit au fait. Vous voulez de l'or, n'est-ce pas ? Soit. À quel taux fixez-vous ma rançon ?

—Ce n'est pas ici que je dois te répondre. Mes amis, ajouta-t-il en se tournant vers ses flibustiers, liez solidement les membres de ce misérable et suivez-moi.

Les Frères-la-Côte exécutèrent aussitôt l'ordre de leur chef avec un empressement et une dextérité qui prouvaient combien cet ordre leur était agréable et la grande habitude qu'ils avaient de ces sortes de choses.

Montbars, prenant la tête du cortège, traversa le long corridor qui se trouve à l'entrée de toutes les maisons espagnoles, et entra dans une cour vaste et spacieuse à laquelle elle aboutissait.

Le *senor Sandoval*, comte de Monterey, blême de rage, avait toutes les peines imaginables à contenir l'expression de sa colère.

—Veux-tu dix mille piastres ? dit-il enfin à Montbars.

Le flibustier sourit, mais d'une façon si sinistre que l'Espagnol se sentit froid au cœur. Toutefois, soutenu par sa fierté, il fit bonne contenance.

—Va, pour quinze mille piastres, reprit-il. J'ai hâte, je l'avoue, d'être délivré de votre présence.

—Que penses-tu, chevalier, de cette proposition ? demanda Montbars d'un ton railleur à de Morvan : trouves-tu que cette somme paye le sang de ton père ?

Le jeune homme depuis le commencement de cette scène, était en proie à une fureur concentrée réellement surhumaine, l'horrible et ignominieux supplice jugé par le comte, s'était représenté à son esprit dans ses moindres détails : il avait entendu le sifflement du fouet lacérant la victime, compter les coups, vu jaillir le sang, assisté à l'épouvantable agonie de son père.

Une sueur froide perlait sur le front du malheureux jeune homme, son cœur battait avec une douloureuse violence ; une seule pensée absorbait toutes ses facultés, trouver le moyen d'égaliser le châtement au crime.

La question de Montbars, en le rappelant à la réalité, fit faire explosion à sa fureur.

—Ce que je veux, s'écria-t-il en s'élançant vers le comte, c'est tout le sang de tes veines, c'est t'infliger toutes les souffrances que ton corps est capable de supporter !

—Prenez garde, dit froidement Sandoval, vous allez perdre une magnifique occasion, manquer une excellente affaire. Quinze mille piastres, pour quelques gouttes de sang, c'est bien cher, surtout lorsque comme vous on ne vit que pour l'or.

De Morvan allait répondre, Montbars l'en empêcha.

Le plaçant droit, immobile devant le comte, et le défiant d'un regard ardent :

—Sandoval, lui dit-il, en nous prenant pour des *ladrones*, tu te trompes grossièrement. Nous sommes tes créanciers, et nous venons simplement réclamer le montant d'une dette sacrée ! . . . Regarde-moi donc bien en face ; ne me reconnais-tu pas ?

— Cette fois est la première de ma vie que je te vois.

— Et ce jeune homme, poursuivit Montbars, ne sais-tu pas qui il est ?

— Pas davantage, répondit Sandoval.

— Puisque tu as la mémoire si ingrate, je dois évoquer ces souvenirs du passé. Ce jeune homme, c'est le chevalier de Morvan, l'homme qui s'est jeté à la mer pour te sauver lorsque tu fis naufrage sur les côtes de Bretagne.

— Alors, interrompit le comte avec joie, car il sentait l'espoir lui revenir au cœur, je n'ai plus rien à craindre ! Mais il me reste en effet, une dette à payer : j'ai parlé de quinze mille piastres pour ma rançon, je change ce chiffre en celui de trente mille !... Un grand d'Espagne ne doit pas marchander avec la reconnaissance.

— Mon Dieu ! que tu fais donc fausse route, reprit Montbars avec une expression d'écrasante ironie ; tes offres s'adressent à des millionnaires, tes insultes à des gentilhommes d'une naissance au moins égale à la tienne ! Tu es mal inspiré, Sandoval !... Revenons à ce qui me concerne. Tu ne me connais pas, dis-tu ; je suis donc bien changé ! Au fait, j'ai tant souffert ! Veux-tu savoir mon nom ?... On m'appelle Montbars !

— C'est toi qui es Montbars, le chef de la flibuste ! s'écria le comte en regardant avec avidité l'homme célèbre qu'il avait si longtemps et en vain poursuivi de ses efforts et de sa haine ! Ah ! tu es Montbars ! Alors ce n'est pas l'appât du gain qui t'a conduit vers moi !... Ta présence ici indique de secrets desseins.

— Mes desseins, tu les connaîtras tout à l'heure... Qu'ai-je à craindre d'un galant homme tel que toi !... Je continu : sais-tu, avant d'avoir gagné le nom que je porte aujourd'hui ce que j'étais ?... .

— Que m'importe ! abrégeons... .

— Oh ! cela t'importe beaucoup, au contraire !... Cette révélation ne peut manquer de flatter ton orgueil... Montbars le Grand, comme on m'appelle, Montbars, l'effroi des Espagnols, le redoutable ennemi du roi catholique qui n'hésiterait pas à payer ma tête du prix de plusieurs millions, Montbars était jadis l'esclave du comte de Monterey... .

— Que dis-tu ? tu as été, toi, mon esclave !

— Oui, monseigneur, il y a de cela vingt ans !

Le flibustier s'arrêta un instant, puis d'une voix sourde et articulée :

— Cette date de vingt ans, reprit-il, ne te rappelle-t-elle aucun souvenir, misérable ?

— Aucun, dit le comte dont la pâleur devenait de plus en plus marquée... .

Montbars fut obligé de faire une nouvelle pause.

De Morvan, la main appuyée sur son cœur se déchirait la poitrine avec les ongles : sa douleur était trop intense pour lui laisser le bénéfice et le soulagement des larmes.

— Il y a vingt ans, reprit Montbars, ton habitation fut le théâtre d'un drame horrible, dont le souvenir m'est encore aussi présent que s'il datait d'hier ! Ta femme, ange de beauté au cœur de démon, avait un amant. Tu sais ce que je veux dire ?

— Tu en as menti ! interrompit Sandoval, menti comme un lâche et un infâme que tu es !... .

— Bâillonnez cet homme ! dit Montbars en s'adressant à ses flibustiers qui, en un clin d'œil, exécutèrent cet ordre. Je poursuis :

— Sa honte était découverte, ta femme, pour cacher sa faute, accusa hardiment un de tes esclaves de l'avoir attirée dans un guet-apens !... C'était odieux, n'est-ce pas ? mais que veux-tu, il fallait bien que cette femme se défendit ! qu'elle essayât de se sauver de l'infamie par le mensonge !... Toi, — et

voilà, vraiment, ce que je n'ai jamais pu m'expliquer, — toi qui savais à quoi t'en tenir sur ces prétendues violences, toi qui savais parfaitement l'innocence du malheureux esclave si injustement dénoncé, tu affectas de croire à cette ignoble accusation... L'infortuné, saisi, terrassé, comparut devant toi. Cette scène est présente à mes yeux ; il me semble que je la vois encore ; elle se passait dans la cour de ton habitation, une cour exactement pareille à celle où nous nous trouvons en ce moment. Ta victime était surveillée et contenue par tes esclaves, absolument comme tu l'es à présent par mes braves flibustiers ; toi, tu te tenais debout devant elle, le front menaçant, les sourcils froncés. Regarde mon front, vois les contractions de mes sourcils : je dois te rappeler ce que tu étais alors. Quant l'infortuné voulut se défendre, aux premières paroles de justification qu'il prononça, tu le fis bâillonner ! Il me semble, si je ne me trompe, qu'un bâillon comprime aussi à cette heure ta voix !... Oui, la scène qui se passe maintenant est parfaitement identique à celle qui eut lieu il y a vingt ans, et dont les détails ont fait une si vive impression sur ma mémoire. Je me trompe, un détail manque, c'est un frère qui pleure et embrasse les genoux du bourreau, en lui demandant la grâce de la victime.

Montbars fit, pour la troisième fois, une légère pause ; puis, après avoir surmonté son émotion, il reprit :

— Sandoval, l'esclave que tu condamnâs à mourir sous le fouet laissait un fils et un frère. Son fils, c'est le comte Morvan ; son frère, c'est moi !... Tu dois à présent deviner quel sort t'attend ! Louis, continua le flibustier, prononce son arrêt ! Au fils appartient le droit de disposer de l'assassin de son père !... .

De Morvan, quoiqu'il fût bien facile de deviner à sa contenance les passions furieuses qui grondaient en son cœur, hésita : tout à coup il se laissa tomber à genoux et se mit à prier à voix basse avec ferveur.

Les flibustiers, émus par le récit de Montbars, attendait avec une sauvage impatience la décision qu'allait prendre le jeune homme ; mais ils respectaient son recueillement.

Enfin, de Morvan se releva, et s'avança à pas lents vers le comte :

— Sandoval, lui dit-il d'une voix grave et solennelle, Dieu m'est témoin que si tu avais tué loyalement mon père, soit dans une mêlée, soit dans un combat singulier, aujourd'hui que le hasard te met en ma puissance, je te traiterais en gentilhomme ; ta vie s'rait sacrée pour moi !... Monstre de férocité, que le sang versé retombe sur ta tête ! Tu es indigne de pitié. Te pardonner, ce serait me rendre complice de ton crime. C'est la main sur mon cœur, et du plus profond de ma conscience que je dis : " Assassin, tu vas mourir de la même mort que tu as infligée, il y a vingt ans, à l'infortuné et innocent comte de Morvan, mon père ! "

A peine le jeune homme eut-il prononcé cet arrêt que les flibustiers, frémissants d'impatience, se mirent en devoir de l'exécuter.

Les apprêts du supplice ne furent pas longs, ils enfoncèrent dans le sol, à distances égales, quatre baïonnettes, puis ils étendirent Sandoval par terre et attachèrent solidement ses membres aux tiges de fer.

— Amis, leur dit Montbars, ce monstre n'est pas digne de mourir de vos mains !... Allez chercher ses esclaves !... .

Une minute plus tard, dix esclaves stupéfaits attendaient, armés de lanières, qu'on leur donnât le signal de commencer leur horrible et sanglante besogne.

— Frappez, dit Montbars, et surtout ne vous fatiguez pas !... Après avoir désiré une vengeance pendant vingt ans, on peut bien

consacrer une heure à la punition du coupable !

Les lanières sifflèrent en s'agitant dans les airs, ainsi que des serpents furieux et retombèrent sur le corps nu de Monterey qu'elles marquèrent de sillons sanglants.

— J'ai entendu les gémissements de mon frère ! s'écria Montbars, il me faut aussi entendre l'agonie de son meurtrier.

S'élançant alors vers Sandoval, le flibustier détacha le bâillon qui lui étouffait la voix.

Il est de ces tableaux qu'une plume ne doit jamais retracer !

Le supplice du comte de Monterey dura sans interruption, sans trêve, pendant plus de deux heures, deux siècles !... .

Une fois que le grand d'Espagne ne fut plus qu'un informe cadavre, de Montbars jeta loin de lui la cuirasse dont il s'était revêtu, et entraînant de Morvan, qui, pâle comme un mort, n'avait pas, durant tout le cours de l'horrible exécution, prononcé une seule parole :

— A présent que nous avons accompli notre devoir, mon cher Louis, lui dit-il, cherchons dans l'excitation de la lutte et dans les âpres joies de l'ambition l'oubli d'un irréparable malheur !... .

Le jeune homme morne, et toujours silencieux, traversait, en suivant machinalement son oncle, la grande place de Crrthagène, lorsqu'une voix dont le timbre le fit tressaillir, frappa ses oreilles ; en levant les yeux il aperçut Fleur-des-Bois.

Le visage de la délicieuse enfant reflétait une grande tristesse.

— Mon chevalier Louis, lui dit-elle, viens avec moi... Je vais rejoindre mon père qui se meurt... .

— Ton père se meurt ? répéta de Morvan.

— Oui, mon chevalier ! il a été blessé à l'attaque de Gezemanie : on désespère de ses jours !... .

— Fleur-des-Bois, suivie de de Morvan et de Montbars, entra bientôt dans le palais de l'intendance, que l'amiral de Pointis avait fait métamorphoser en une ambulance pour recevoir les blessés.

Barbe-Grise, couché sur un matelas jeté par terre, était à toute extrémité : néanmoins il avait conservé sa connaissance entière.

— Te voilà donc, Jeanne, dit-il, j'ai compté avec impatience les minutes et les secondes que tu es restée absente !... Eh bien ! viendra-t-il ?

— Oui, mon père, dans une heure. Il me l'a promis.

— Mais sans une heure il sera trop tard, je ne serai plus, dit le boucanier. Retourne le trouver. Je veux qu'il vienne tout de suite... .

— De qui parle-tu, mon pauvre Barbe-Grise ? demanda Montbars à son vieil ami.

— De l'amiral ! de M. de Pointis !... Il a, m'as-tu dit, des pleins pouvoirs du roi !... Je veux qu'avant ma mort il me reconnaisse pour un Kerjean !

— Je me charge de la commission, Barbe-Grise, répondit Montbars.

Dépêche-toi ! si je n'attendais pas l'amiral, je serais déjà mort... Je me cramponne du mieux que je puis à la vie, mais il n'y a pas de temps à perdre... .

Le boucanier parlait encore que déjà Montbars était parti : un quart d'heure après il revenait en compagnie du baron de Pointis. L'amiral, revêtu de son grand uniforme, se pencha sur l'agonisant et lui prenant la main :

(A suivre.)

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S WHITE ROSE, CRÈME LANOLIN, pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N. B. — J'occuperai dans quelques jours le magnifique magasin du No 122 Rue St. Laurent, encoignure de la rue Lagachetière, et il va sans dire que si j'améliore mon installation ce n'est que pour donner toute la perfection possible à un commerce qui exige tant de petits soins, de détails et d'attention. Je n'emploie dans la préparation de tous mes préparations pharmaceutiques et parfums que des matières chimiquement pures, traitées par les procédés les plus efficaces de la science et sous le contrôle d'analyses experts et sûrs. A tous les raffinements de la parfumerie moderne je veux unir un service de dispensaire absolument complet, efficace et économique, à la portée de toutes les bourses. Comme par le passé, je ferai une spécialité de la vente, aux prix du gros, des drogues et préparations pharmaceutiques aux hôpitaux, convents, collèges et institutions de bienfaisance.

ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE



21 rue St Laurent
Importateurs et Manufacturiers

ASSORTIMENT COMPLET DE NOUVEAUTES EN



Chapeaux, Casquettes, ETC.

DE TOUTES SORTES

Reparations faites pour Chapeaux de Soie, Etc.



PRIX TRÈS MODÉRÉS

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 27 Janv. Après-Midi et Soirée.

— LES ARTISTES DISTINGUÉS —

HARDIE ET VON LEER

Dans le grand drame militaire, intitulée :

ON the FRONTIER

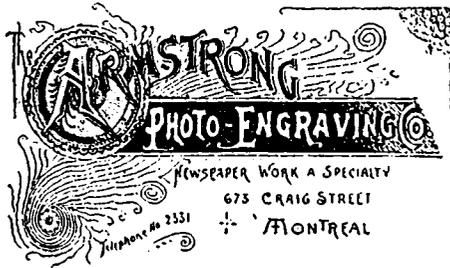
Nouvelles Chansons, Danses, Excellents Décors.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante. — Lilly Clay Gaily Company.



Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

— LISEZ —

La Presse

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal, SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE. STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE. Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Décembre 16,257 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

EDUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

Poeles, Fournaies

— ET —

USTENSILES de CUISINE en FER en GENERAL

Ouvrages de Plombier, Ferblantier et Réparage de Poêles promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER" En forme de Cercle

EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER

244—RUE SAINT-JACQUES—244 MONTREAL

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

AGENTS DEMANDES PARTOUT

PRIX DE VENTE, \$4.98
SAMPLE FREE



Cette montre se vend d'ordinaire \$15.00. Pour 60 jours nous la vendons à \$4.98, avec le droit pour vous d'en avoir une pour rien. Comparez ceci et envoyez-nous le avec son timbre de garantie que vous nous de la même fab, pour nos très de qualité, et nous vous enverrons la montre C. O. D. sujet à examen. Si tout est satisfaisant et tel que représenté, vous pouvez payer la différence et garder la montre, autrement elle vous sera retournée. Si vous nous en faites vendre 6, dix ou plus, nous vous en enverrons une gratis. Cette montre est garantie et a un boîtier en acier de 4 oz. face découverte, et garantie sous les ripures. Nous ne sommes pas de la montre, mais si cela nous arrive à vendre nos montres en or et en platine, d'autres horloges et d'autres que nous en avons en stock. Invoquez votre ordre immédiatement. Cette annonce ne paraîtra que pendant 60 jours. A. C. Pochuck & Co., 67 1/2 59 Adelaide St. East, Toronto, Canada. Nous recommandons à nos clients de nous écrire à cet adresse. Envoi de la montre par la voie de la poste, il faudra envoyer le montant de la montre, mais nous pouvons vous envoyer la montre par la voie de la poste, si vous nous en faites un bon chèque de \$4.98 et nous enverrons la montre par la voie de la poste.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude. MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES, PAMPHLETS, AFFICHES, CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES, PANCARTE, ENTÊTES DE COMPTES, PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN, ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES

ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées. Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.